

Cefalù

testo di

Gioacchino Lanza Tomasi

fotografie di

Enzo Sellerio

Cefalù

testo di
Gioacchino Lanza Tomasi
fotografie di
Enzo Sellerio

Cefalù

Resumé

LA FONDATION DE LA CATHÉDRALE de Cefalù par Roger II (1130 ou 1131) rentre dans le cadre de la grande entreprise de colonisation de la Sicile musulmane par les conquérants normands. Roger avait profité du schisme de 1130 pour marchander son appui à l'anti-pape Anaclet II en échange de la concession de la dignité royale et de l'approbation de la réorganisation des diocèses siciliens. A peine couronné, Roger éleva Palerme et Messine au titre d'archevêchés et fonda les diocèses de Lipari-Patti et Cefalù.

Dans cette politique d'affirmation de l'autorité royale, la cathédrale de Cefalù était destinée à devenir le mausolée de la dynastie normande. Et c'est en tenant compte des intentions de son fondateur qu'il faut étudier ce monument où la rencontre de divers styles a été voulue, menée dans des buts bien précis.

Les styles sont en effet choisis en fonction de leur caractère grandiose, royal. Cefalù doit représenter l'autorité royale conformément aux modèles de toutes les composantes du nouveau royaume: normande, latine, grecque et arabe.

A la mort de Roger, en 1154, la cathédrale n'était pas encore terminée. En ce qui concerne l'état des travaux à cette époque et la date de leur achèvement successif, il existe des divergences d'opinion. Il est évident que le plan originaire subit des modifications: le corps du transept et du sanctuaire est sensiblement plus élevé que la nef et d'un style différent. Toutefois, selon des travaux récents, on tend à faire remonter cette variante fondamentale au règne même de Roger et à fixer dans le courant du XIIe s. la fin de la construction. Aussi la datation des mosaïques de l'abside, les premiers fruits, et les plus purs de l'art comnène en Sicile, 1148 d'après l'inscription, est-elle aujourd'hui couramment admise. De même, le cloître, adossé au flanc nord, le premier modèle sicilien du genre, est-il datable des environs de 1170.

Au temps où Roger fonda la cathédrale, Cefalù n'était qu'un bourg habité en grande partie par des Grecs et des Musulmans. L'agglomération urbaine se trouvait sur la hauteur fortifiée où ne s'élevaient pas moins de sept lieux

du culte. En bas, abstraction faite des installations portuaires, dans l'enceinte mégalithique de la cité préhistorique, les maisons étaient rares, insignifiantes.

La fondation de la cathédrale amène la formation urbaine médiévale caractéristique par « attraction ». A l'ouest de la cathédrale se forme le quartier Crucidda-Francavilla, habité par les cerfs de la glèbe ; sur le port, dans le Vascio et la Giudecca, se rassemblent tous ceux dont l'activité maritime est le gagne-pain et les Juifs. Le reste de l'espace emmuré, entre la via Mandralisca, le corso Ruggero et la zone maritime, était réservé aux édifices aristocratiques des Normands. Sur la place de la Cathédrale s'élevèrent le couvent de Santa Caterina et la « domus regia », la demeure royale ; à l'entrée de la via Mandralisca se trouvait l'église San Giorgio. Au déclin du XIIIe s., les Ventimiglia, pratiquement seigneurs de la ville, font bâtir leur palais, l'Osterio Magno, sur le corso Ruggero. Celui-ci côtoyait alors un grand jardin qui allait du corso Ruggero aux murailles du port.

La reprise de la vie économique grâce à la paix civile amenée par l'intégration de la Sicile à l'empire espagnol, amène une transformation radicale de la physionomie de la ville au début du XVIe s. Les maisons de la bourgeoisie sont groupées dans le jardin de l'Osterio et toute la ville est le théâtre d'une rénovation éditiale effectuée selon les nouveaux canons de la Renaissance. De cette période date le Couvent des Dominicains édifié en 1521. Il coupe le tracé médiéval de la ville haute et introduit à Cefalù la poésie de l'urbanisme aux vastes perspectives.

Le renouvellement de la ville se poursuit selon ces directives jusqu'au XIXe s. Mais au cours de ce siècle la structure institutionnelle de la Sicile espagnole disparaît et le précaire équilibre économique d'une société basée sur l'autarchie et la restriction de la consommation, est bouleversé. C'est le déclin des classes aisées qui commence ; il est accéléré après 1866 par la suppression des biens ecclésiastiques qui réduit considérablement le faste et les ressources de l'Evêché. Et cette évolution n'est pas encore accompagnée de la naissance du quatrième état à une vie nouvelle. Le

XXe s. s'ouvre ainsi à l'enseigne de l'émigration et de la décadence civile et édilitaire. Pour doter Cefalù d'une économie économique adéquate aux temps modernes on a récemment élaboré une planification de son territoire, basée sur les aménagements touristiques et résidentiels.

- 1 Ruelle percé dans une muraille de la ville du XVIe s.
- 2 Poterne dans les murailles mégalithiques près du cap Marchiafava.
- 3 Un coin du quartier « Crucidda ».
- 4 La cour du palais Ortolani.
- 5 Petite cour dans la ville du XVIe s.
- 6 Lavoir public.
- 7 Triforium de l'Osterio Magno.
- 8 Portail du palais « Maria » (domus regia).
- 9 Rempart sur la mer.
- 10 Couvent de San Domenico: le cloître.
- 11 L'église de la Catena.
- 12 Portail du palais Piraino.
- 13 Mont-de-Piété.
- 14 L'église du Purgatorio: le portail.
- 15 Le portail de l'Immacolatella.
- 16 Un coin du quartier « Vascio ».
- 17 La façade du Séminaire.
- 18 Le portail de l'Evêché avec le blason de l'Evêque Vanni.
- 19 Panorama.
- 20 Le parvis: pilastre de la grille.
- 21 Façade de la Cathédrale.
- 22 Cathédrale: le côté sud du transept.
- 23 Cathédrale: les absides.
- 24 Cathédrale: les rosaces du transept sur la via Passafume.
- 25 Cathédrale: vue des toits sur la via Passafume.
- 26 Cathédrale: abside et coupole.
- 27 Cathédrale: le cloître.
- 28 Cathédrale: le cloître, acrobate, deuxième chapiteau du côté sud.

Summary

ROGER II OF SICILY founded the Cathedral of Cefalù in 1130 or 1131 as part of the great colonisation of Moslem Sicily undertaken by its Norman conquerors. Roger had profited by the schism of 1130 to trade his support of the Anti-pope Anacletus II against the concession of the dignity of kingship and consent to the reorganisation of the

Sicilian dioceses. As soon as he had been crowned, Roger raised the sees of Palermo and Messina to the dignity of archbishoprics and founded the dioceses of Lipari-Patti and Cefalù.

As part of this strengthening of the Norman kingdom, Cefalù was destined to be the mausoleum of the Norman dynasty. And it is in this light that we should see the significance of the cathedral, a monument in which several stylistic currents meet, destined to well-defined ends by its patron.

The mixture of styles, in fact, reflects the royal nature of the building. Cefalù was to represent royal authority according to the patterns of all the components of the new kingdom's history — Norman, Latin, Greek and Arab.

When Roger died in 1154 the cathedral was still not finished. As to the stage at which work had arrived, and the dates of the various elements necessary to completion, opinions vary. It is clear that the original plan was modified — the part containing the transepts and the chancel is stylistically different and notably higher than the nave — but recent studies tend to put the date of this change back into Roger's own reign, and to fix the roofing as within the 12th century. It follows that the dating shown by the 1148 inscription on the apsidal mosaics, the first and purest fruits of such art in Sicily, is today commonly accepted. The cloister too, on the north side, is the first Sicilian model of its kind, and can be dated around 1170.

When Roger founded the cathedral, Cefalù was a village inhabited mainly by Greeks and Moslems. The centre lay within the fortress where there were no less than seven places of worship. Further down, within the megalithic walls of the prehistoric town, houses were small and scattered, apart from the port installations.

The foundation of the cathedral led to a typical medieval conurbation of the « attraction » type. West of the cathedral, the Crucidda-Francavilla quarter was formed, inhabited by serfs; around the port, in the Vascio and Giudecca, the labour force and the Jews gathered. The rest of the walled-in space, between Via Mandralisca, Corso Ruggero and the seaside walls, was reserved to the halls of the Norman rulers. In the cathedral square the convent of Santa Caterina and the « Domus Regia » rose; at the beginning of Via Mandralisca, the church of San Giorgio. Towards the end of the 13th century the Ventimiglia family, having become lords of Cefalù, built their palace, the Hostarium Magnum, on Corso Ruggero. It then stood in a spacious garden extending from Corso Ruggero to the sea-wall.

Civic peace was restored in Sicily, together with economic activity, when it became part of the Spanish Empire and this can be seen in a radical change in the town's aspect at the beginning of the 16th century. Middle-class houses formed a dominant district on the site of the Hostarium

Garden and the whole city was rebuilt on renaissance lines. This is when the Dominican convent was built in 1521. It splits the medieval part of the upper town and introduces town-planning perspective to Cefalù.

Renewal of the town's aspect continued on these sociological lines until the 19th century, but the institutional aspect of Spanish Sicily came to an end in the 19th century, upsetting the precarious economic balance based on autocracy and limitation of consumption.

The upper classes began to decline, a process accelerated after 1866 by the sequestration of ecclesiastical property, which reduced the importance and wealth of the bishopric; this decline was not balanced by a consequent rise in the standard of living of the poorer classes. The 20th century therefore opened with emigration and civil and building decay. To give Cefalù an autonomy suitable to modern times its territory has recently been planned for residential and tourist development.

- 1 Passage in the walls of the 16th century town.
- 2 Postern in the megalithic walls near Cape Marchiafava.
- 3 A corner of the « Crucidda » district.
- 4 Courtyard of Palazzo Ortolani.
- 5 Small court in the 16th century town.
- 6 Public wash-place.
- 7 Triple-arched window in the Osterio Magno.
- 8 Portal of Palazzo Maria (Domus Regia).
- 9 The Sea Wall.
- 10 Convent of San Domenico: cloister.
- 11 Church of the Catena.
- 12 Portal of Palazzo Piraino.
- 13 Monte di Pietà.
- 14 Church of the Purgatorio: portal.
- 15 Portal of the Immacolatella.
- 16 A corner of the « Vascio ».
- 17 Façade of the Seminary.
- 18 Portal of the Bishop's Palace with the arms of Bishop Vanni.
- 19 Panorama.
- 20 Precinct: pillar of the railings.
- 21 Façade of the Cathedral.
- 22 Cathedral: the South Transept.
- 23 Cathedral: the apses.
- 24 Cathedral: rose windows in the transept facing on to via Passafume.
- 25 Cathedral: view of roofs on via Passafume.
- 26 Cathedral: dome of the apse.
- 27 Cathedral: cloister.
- 28 Cathedral: cloister, acrobat, second capital on right, south side.

Zusammenfassung

DIE STIFTUNG DES DOMS von Cefalù durch Roger II. im Jahre 1130 oder 1131 gehört zu den grossen Werken, die der Kolonisierung des muselmanischen Sizilien durch die Normannen dienen sollten. Roger hatte das Schisma von 1130 benutzt, um gegen das Versprechen, den Gegenpapst Anaklet II. nicht mehr zu unterstützen, die Verleihung der Königswürde und die Zustimmung des Papstes zur Neuordnung der sizilianischen Diözesen zu erhalten. Sofort nach seiner Krönung erhob Roger die bisherigen Bistümer Palermo und Messina zu Erzbistümern und gründete die Diözesen Lipari-Patti und Cefalù.

Nach der Absicht des Stifters sollte der Dom von Cefalù das Mausoleum der Normannendynastie werden. Unter diesem Gesichtspunkt ist die Bedeutung des Baus zu verstehen, bei dem im Einklang mit dem vom Stifter gewollten Zweck das Zusammentreffen verschiedener Stilelemente abgestimmt wurde.

Die Mischung der Stile erfolgte in Funktion der Königswürde. Der Dom von Cefalù sollte die königliche Autorität nach den Vorstellungen aller Völker des neuen Königreichs — Normannen, Lateiner, Griechen und Araber — verkörpern.

Beim Tode Rogers im Jahre 1154 war der Dom noch nicht vollendet. Über das Fortschreiten der Arbeiten und den Zeitpunkt der Fertigstellung des Baus herrscht Streit. Offensichtlich wurde der ursprüngliche Bauplan geändert, denn das Querschiff mit dem Altarraum hat einen anderen Stil und ist höher als das Hauptschiff. Neuerer Forschung zufolge wäre diese grundlegende Abweichung noch unter Roger II. erfolgt und das Gebäude im 12. Jahrhundert vollendet. Hieraus folgt, dass die Datierung der Mosaiken in der Apsis, der ersten und reinsten Erzeugnisse der Komnenenkunst auf Sizilien, mit dem von einer Inschrift angegebenen Jahr 1148 übereinstimmt. Der Kreuzgang auf der Nordseite, ebenfalls das älteste Beispiel dieser Art auf Sizilien, kann um 1170 angesetzt werden.

Als Roger den Dom stiftete, war Cefalù vorwiegend von Griechen und Muselmanen bewohnt. Der Mittelpunkt der Stadt lag auf dem befestigten Felsen, auf dem sich sieben Kultstätten befanden. Unten, und zwar innerhalb der megalithischen Mauern der prähistorischen Stadt, gab es nur wenige oder unbedeutende Häuser sowie die Hafenanlagen. Um den Dom herum bildete sich eine mittelalterliche Stadt. Westlich vom Dom entstand der Stadtteil Crucidda-Francavilla, der von Leibeigenen bewohnt war. In den Stadtteilen Vascio und Giudecca am Hafen wurden die Händler und die Juden angesiedelt. Der übrige Teil des von dem Mauergürtel umgebenen Raums zwischen der Via Mandralisca, dem Corso Ruggero und den Mauern am Meer war den « Repräsentationsbauten » der Normannen

XXe s.
décadent
nomie é
ment él
les amé

1 Ru
2 Pot
Ma
3 Un
4 La
5 Pe
6 La
7 Tri
8 Po
9 Re
10 Co
11 L'
12 Pe
13 M
14 L'
15 Le
16 U
17 L
18 L
V
19 P
20 L
21 F
22 C
23 C
24 C
s
25 C
26 C
27 C
28 C
c

Sur

Rog
113
Sicil
prof
Anti
gnit

vorbehalten. Am Domplatz wurden das Kloster Santa Caterina und die Domus Regia errichtet und am Anfang der Via Mandralisca die Kirche San Giorgio. Gegen Ende des 13. Jahrhunderts bauten die Ventimiglia, die sich zu Herren der Stadt aufgeschwungen hatten, ihren Palast, das Osterio Magno, am Corso Ruggero. Der zu dem Palast gehörige Garten dehnte sich vom Corso Ruggero bis zu den Mauern am Meer.

Mit der Eingliederung Siziliens in das spanische Reich setzte infolge des nunmehr herrschenden Friedens ein wirtschaftlicher Aufschwung ein, der zu Beginn des 16. Jahrhunderts zu einer völligen Umgestaltung des Stadtbilds führte. Die reichen Bürger bauten ihre Häuser auf den Grundstücken, die zum Garten des Osterio gehört hatten. Die ganze Stadt machte eine bauliche Erneuerung nach den Regeln der Renaissance durch. So wurde 1521 das Dominikanerkloster gebaut. Es durchbrach die mittelalterliche Planung der Oberstadt und ist das erste Beispiel einer neuen Art des Städtebaus in Cefalù.

Die Erneuerung des Stadtbilds nach diesen soziologischen Richtlinien wurde bis zum 19. Jahrhundert fortgesetzt. Nachdem aber im Laufe des vorigen Jahrhunderts der institutionelle Aspekt, den das spanische Sizilien gegeben hatte, verschwunden war, wurde das labile wirtschaftliche Gleichgewicht einer auf Autarkie und Verbrauchseinschränkung ausgerichteten Gesellschaft gestört. Es begann der Niedergang der bisher wohlhabenden Schichten, der durch die Einziehung der Kirchengüter nach 1866 noch beschleunigt wurde. Damit verlor auch das Bistum einen grossen Teil seiner verfügbaren Mittel. Kein Aufschwung des Vierten Stands schaffte einen Ausgleich. Unser Jahrhundert stand daher im Zeichen der Auswanderung und des kulturellen und baulichen Verfalls. Um Cefalù eine der Gegenwart entsprechende wirtschaftliche Grundlage zu geben, wurde kürzlich für die Stadt und das umliegende Gebiet ein Plan ausgearbeitet, der vorwiegend auf den Fremdenverkehr abstellt.

- 1 Durchbruch durch einen Mauerwand in der im 16. Jahrhundert erbauten Stadt.
- 2 Das von megalithischen Mauern umgebene Schlüpfpforte beim Kap Marchiafava.
- 3 Winkel im Stadtteil Crucidda.
- 4 Der Hof des Palazzo Ortolani.
- 5 Ein kleiner Hof in der im 16. Jahrhundert erbauten Stadt.
- 6 Öffentlicher Waschplatz.
- 7 Eine Trifore des Osterio Magno.
- 8 Das Portal des Palazzo Maria (Domus Regia).
- 9 Befestigung am Meer.
- 10 Der Kreuzgang des Dominikanerklosters.
- 11 Die Kirche « della Catena ».
- 12 Das Portal des Palazzo Piraino.
- 13 Der Monte di Pietà (Leihhaus).
- 14 Das Portal der Kirche « del Purgatorio ».
- 15 Das Portal der Immacolatella.
- 16 Winkel im Stadtteil Vascio.
- 17 Die Fassade des Seminars.
- 18 Das Portal des Bischofspalasts mit dem Wappen des Bischofs Vanni.
- 19 Ansicht der Stadt.
- 20 Torpfeiler des Kirchplatzgitters.
- 21 Die Domfassade.
- 22 Die Südwand des Querschiffs des Doms.
- 23 Die Apsiden des Doms.
- 24 Die Rosetten des Querschiffs des Doms in der Via Passafiume.
- 25 Blick auf die Dächer des Doms über der Via Passafiume.
- 26 Nische und Apsis des Doms.
- 27 Kreuzgang des Doms.
- 28 Der Kreuzgang des Doms, ein Akrobat und das zweite Kapitell von rechts auf der Südseite.



1 Attraversamento delle cortine murarie nella città cinquecentesca.

1 La formazione urbana

La storia di Cefalù è stata oggetto fin dal sec. XVI di alcune monografie dovute all'importanza della sede vescovile ed in questo solco ha continuato ad esser trattata fino ai nostri giorni. Elencheremo nell'ordine le opere del Carandino (1592) del Passafiume (1654) dell'Auria (1656) del Fertitta (1847) del Misuraca (1962). Imponente la letteratura sulla cattedrale concretatasi nelle tre diverse tesi sullo svolgimento della fabbrica dovute allo Hubbard (1908) al Samonà (1940) allo Schwarz ripreso dal Di Stefano (1960) e dal Krönig (1963); poco però abbiamo sulla città stessa. Le notizie più ampie in proposito vengono da studi dedicati a singoli monumenti (evoluzione delle cortine murarie e del piano di calpestio della piazza del Duomo) e dalle storie di Cefalù rimaste manoscritte, in particolare quella del Bianca; si tratta di informazioni attraverso cui possiamo seguire l'evoluzione dei singoli edifici più o meno monumentali, manca ancora però una storia urbanistica di Cefalù che si proponga un raffronto delle fonti con l'aspetto attuale del

centro storico. Questo saggio vorrebbe aprire la discussione sul problema.

A mio avviso, e dissento da opinioni anche autorevoli, il centro storico è di epoca più recente di quella generalmente proposta sulla base dell'antichità della cattedrale normanna; cioè esso è quasi esclusivamente cinquecentesco, tanto da potersi dire che la città di Cefalù sia un prodotto della ripresa edilizia sotto il vicereame spagnolo con una datazione a cavallo del 1600. Quel che la città fu prima non ci è dato conoscere salvo nella conservazione di alcuni tracciati viari nel quartiere medievale a monte del corso Ruggero (specialmente nel rione Crucidda e nella parte più vicina alla cattedrale della via Francavilla), elementi medievali, intendiamo dire prerinascimentali, compaiono soltanto negli edifici di dichiarata natura monumentale. A prescindere evidentemente dalla cattedrale, nel palazzo Maria in piazza duomo (che l'Agnello ha proposto di identificare con la domus regia di epoca ruggieriana), nel fianco sulla via XXV



2 Pusterla nelle mura megalitiche presso capo Marchiafava.

Novembre del convento di Santa Caterina, nello Osterio Magno (corso Ruggero n. 75), nei resti murati di un portale della chiesa di San Giorgio (angolo via Vittorio Emanuele - via Porto Salvo), ed in tutta la città non abbiamo potuto identificare che altri due elementi gotici collegati ad una edilizia poco antica: un resto di arco ogivale tamponato nel cortile Morsicato alla Giudecca ed un altro ancor più frammentario in via XXV Novembre.

Un esame approfondito dei problemi cui si accenna potrebbe esser facilmente risolto se si avessero a disposizione sicuri dati sull'andamento demografico della popolazione, dati che s'interrompono fra il periodo normanno e l'inizio dei secoli del vicereame. All'origine la popolazione risulta esigua, le platee di Ruggero e di Guglielmo I, pubblicate dallo Spata e dal Battaglia, indicherebbero una popolazione inferiore ai trecento abitanti, il che contrasta con la descrizione dell'Edrisi: « fortezza simile a città, coi suoi mercati, bagni e molini, piantati dentro lo stesso paese » per concludere che « il paese è molto popolato ». Ma osserviamo che le platee sono fatte di cifre e le opinioni del geografo no, tanto più quando si doveva render omaggio alla recente fondazione ruggieriana; il « molto popolato » potrebbe esser inteso in relazione ad una fortezza non ad una città vera e propria.

La Cefalù moderna trae origine da una pianificazione autoritaria di Ruggero II esprimendosi nella fondazione del duomo. I motivi della scelta, dell'intervento regale, si prestano ad alcune ipotesi. È provata la natura leggendaria del voto con cui Ruggero si impegnava a erigere il tempio là dove Dio gli avesse concesso di approdare scampando alla tempesta che lo aveva sorpreso nel basso Tirreno; piuttosto, sin dal diploma del 1145, egli manifesta la volontà di esser seppellito in uno dei sarcofagi di porfido di cui aveva dotato la cattedrale, precisandone anche la collocazione presso il coro dei canonici, sembrerebbe quindi che il tempio nelle intenzioni del fondatore dovesse esser adibito a pantheon della dinastia.

A prescindere da questa funzione, la tipologia da fortezza dell'impianto indica anche una preoccupazione strategica legata alla stabilità della recente conquista; il duomo andrebbe quindi considerato quale insediamento autoritario, discretamente militarizzato nelle sue torri e nel camminamento merlato, in un paese di incerta lealtà e sottomissione, d'altronde le platee dei villani assegnati al vescovo mostrano la preponderanza dei musulmani rispetto al numero esiguo dei greci e latini.

Che città abbia trovato Ruggero quando decise di farne un puntello del nuovo regno non sappiamo, è probabile che essa fosse composta da due centri, uno sulla rupe e l'altro ai suoi piedi entro la cinta delle mura megalitiche. Queste fanno da base tanto al torrione in piazza Garibaldi che al prospetto della cattedrale, si ha quindi l'impressione che la cinta antica abbia servito da appoggio a quella medievale e spagnola. Il tracciato murario coincide lungo il mare, dalla porta di terra alla porta Giudecca o Branciforte, mentre è probabile che a monte i blocchi megalitici seguissero una curva di livello più bassa, forse lo stesso corso Ruggero o la via Costa, per piegare poi all'altezza del prospetto della cattedrale (la cui massa sarebbe sorta extra moenia) e ricongiungersi a porta Giudecca. Potremmo anzi ipotizzare che la città regale ruggieriana si raccogliesse entro le difese megalitiche, opportunamente riattate, sporgendone soltanto col corpo fortificato della cattedrale e restando anche separata dal quartiere a monte (Crucidda Francavilla) dove venne raccolta la popolazione servile. Le « nova moenia », di cui parla il Falcando, sarebbero da identificare nella nuova cinta più a monte collegata al castello, la quale vigilava sul rione contadino proteggendolo dall'attacco esterno e sconsigliandone la turbolenza interna.

Ancor più ipotetica la consistenza del secondo nucleo urbano entro il perimetro del castello, il quale probabilmente ebbe anch'esso funzione residenziale, checché ne pensi il Salvo; non si giustificerebbe altrimenti la presenza di sette chiese riportate dalle cronache, fra le quali i resti absidali di quella di San Calogero vanno ben oltre la misura di una cappella, ma il crollo totale degli ambienti, innestati direttamente al banco di roccia senza fondazioni, rende problematica l'indagine.

Gli edifici medievali di cui s'è detto permettono già di formulare un'ipotesi sulla città antica dai normanni ai Ventimiglia (sec. XII-XV). Anche oggi la pianta della città murata consente la lettura di due reti viarie distinte: una tipica-



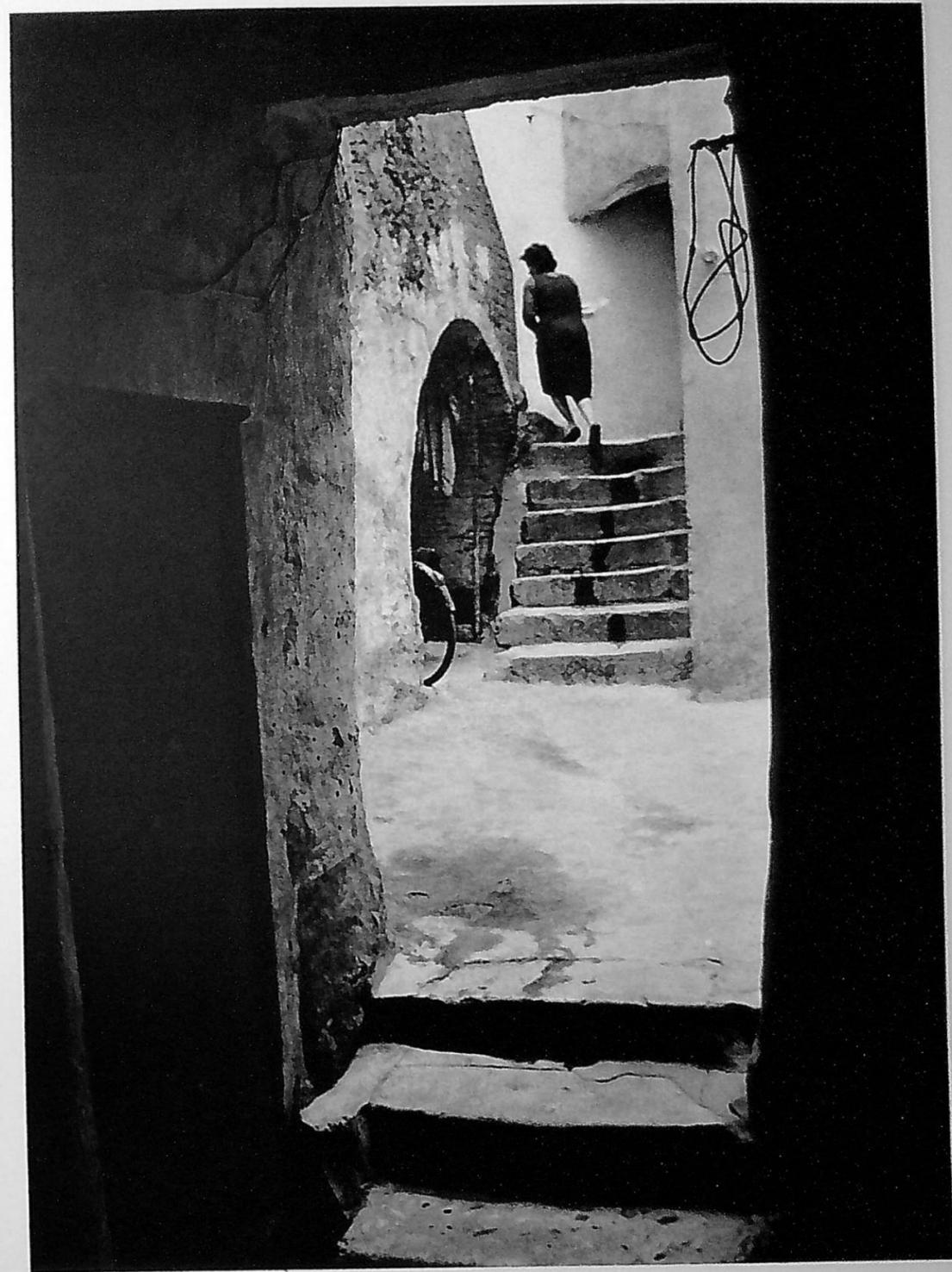
3 Un angolo del rione « Crucidda »



4 Corte del palazzo Ortolani.

mente medievale che si adatta in viuzze tortuose e gradonate all'orografia accidentata, a monte del corso Ruggero, ed una a pianta razionale formata da dieci blocchi, per quanto consentito dalla linea irregolare della recinzione a mare, paralleli fra loro, tra la via Roma e la via Spinuzza. Se la rete viaria del rione Crucidda Francavilla corrisponde ai caratteristici insediamenti medievali « per attrazione » (in questo caso della cattedrale) — la popolazione servile, come indica il nome, vi venne richiamata dai primi vescovi mediante concessione di franchigie — quello normanno aulico appare già pianificato nei collegamenti fra i cinque monumenti medievali: cattedrale, monastero di Santa Caterina, San Giorgio, palazzo Maria (domus regia), Osterio. Essi si collegano lungo i due assi, corso Ruggero - via Mandralisca, incrociandosi nella piazza del duomo, assi che sembrano sorti con concezione unitaria assieme agli edifici aulici di cui sopra. Il corso Ruggero conduce dalla porta di terra al centro civico amministrativo (cattedrale, domus regia) — essa va identificata nel palazzo Maria, il cui piano nobile a bifore, come è testimoniato da una litografia di Jacottet su disegno di Girault de Prangey, era integro fino alla fine del '700, e

il cui portale ogivale sorretto da leoni ha precisi punti di contatto con quello del duomo — ed è appunto sulla via regia che i Ventimiglia, di fatto o di diritto signori della città, fanno sorgere il loro palazzo circondato a valle da un ampio giardino — la datazione di questo esemplare di gotico ventimigliesco, secondo la distinzione proposta dal Maganuco rispetto alla più generale classificazione di chiara-montano, andrebbe a mio avviso retrodatata attorno alla metà del sec. XIII, considerata la sobrietà stilistica della trifora superstite e la sua affinità col cromatismo plastico del finestrone sulla facciata del duomo, firmato da Giovanni Panictera nel 1240. La via Mandralisca collega le tre fabbriche religiose di epoca normanna, lambisce San Giorgio e Santa Caterina innestandosi sul fondale della torre sinistra della cattedrale, il che non è certo casuale e mostra la progettazione unitaria del tracciato e degli edifici sacri. Gli accenni contenuti in atti quattrocenteschi al grande giardino attorno all'Osterio indicano una edilizia assai rada, o addirittura l'assenza di edilizia residenziale in buona parte del comprensorio serrato fra i due assi, un comprensorio destinato specificatamente a viridarium, confinante a mare



5 Cortiletto nella città cinquecentesca.

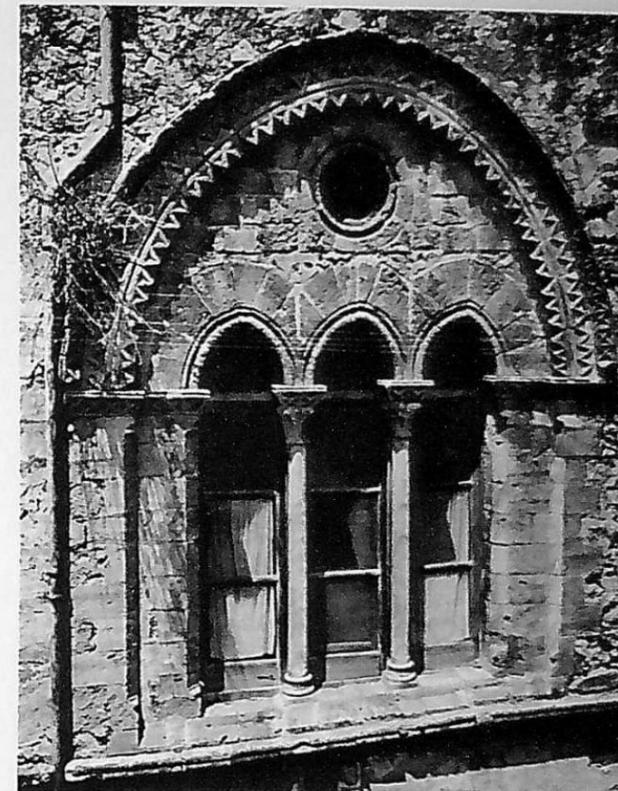


6 Lavatoio pubblico.

con la via Vittorio Emanuele, quest'ultima aperta all'attività commerciale del porto e di accesso al famoso lavatoio pubblico già menzionato dall'Edrisi. Si ha quindi conferma di una separazione abbastanza netta nella Cefalù ruggieriana e medievale fra l'insediamento regio, feudale, ecclesiastico e quello popolare, racchiuso a monte della cattedrale nel rione Crucidda Francavilla, a valle nel « Vascio » (via Porpora, via Roma); e la differenziazione fra le mansioni degli abitanti dei rispettivi rioni popolari risale probabilmente addietro nei secoli: contadini a monte, prestatori d'opera e pescatori lungo il mare.

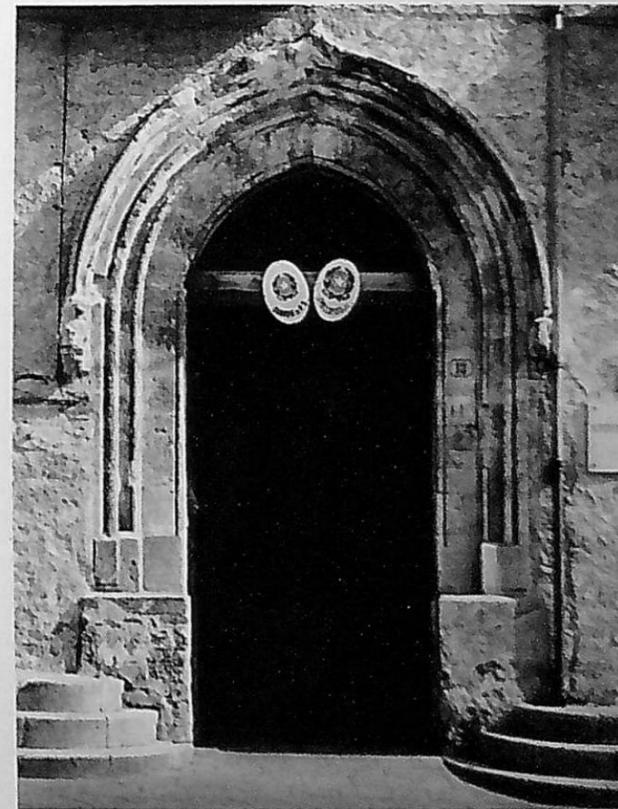
In questo quadro della funzionalità urbana potrebbe sorprendere l'assenza di elementi medievali nel rione Crucidda Francavilla, salvo i resti monchi di alcuni edifici a torre e la rete viaria, ma ciò andrebbe interpretato quale ulteriore riprova della qualità minima e servile dell'edilizia medievale cefaludana in questo rione, tale che essa ha dovuto esser radicalmente rinnovata ai primi sintomi, a cavallo del 1500, di un tenore di vita appena borghese fra la popolazione del quartiere.

Abbiamo detto infatti che lo zenith nella vita di Cefalù va situato attorno al 1500. Non mancano in proposito le testimonianze storiche, ed una artistica nel portico della cattedrale (1471), di un risveglio lungo il sec. xv, concretatosi nell'opposizione al regime feudale dei Ventimiglia, divenuto legale nel 1430 con la vendita della città al conte Antonio da parte di Alfonso il Magnanimo, da cui Cefalù fu ricompata ad opera del vescovo Sarzana e dei quattro giurati che già a quel tempo compaiono quali amministratori della città. Risveglio civile che dovette naturalmente esser accompagnato da un'attività edilizia cui andrebbe assegnata l'urbanizzazione del giardino Ventimiglia trasformato in zona residenziale del ceto medio. Pressappoco allo stesso tempo risale l'insediamento o l'affermazione di quella oligarchia di famiglie le quali si riuniscono in mastra nobile (Ruffino, Piraino, Martino, Maria, Indulsi, ecc.) ed alle quali dobbiamo l'edilizia aulica del sec. xvi. Se non mancano infatti notizie relative all'esistenza di singoli edifici nel sec. xv è certo che nella seconda metà del cinquecento essi furono ripristinati in funzione nobiliare cancellando, secondo il sorgente gusto rinascimentale, ogni traccia del passato. Ciò avviene tanto per le fabbriche ecclesiastiche che civili, ad esempio la chiesa dell'Annunziata e quella del Purgatorio sono ricordate già in documenti quattrocenteschi, ma il portale dell'Annunziata (attualmente il resto più antico dell'impianto) mostra la sua dipendenza dalle botteghe gagnesche, il che concorda con la datazione 1511. Quanto alle fabbriche civili dobbiamo soffermarci sui palazzi della piazza del duomo studiati dall'Agnello. Oggi certo essi sono ben miseri resti del loro passato, radicalmente alterati nello scorso secolo, ma indiziariamente la piazza è un ambiente urbanistico ricostruibile e non ha subito dal sec. xvi alterazioni volumetriche nella cortina. Abbiamo già accennato al palazzo Maria (domus regia) ed osserviamo al pianterreno una trasformazione cinquecentesca a botteghe di cui restano soltanto le due all'estremità sinistra. Anche il palazzo Martino Attanasio, sul lato opposto della piazza, ha una storia documentata che risale alla proprietà quattrocente-



7 Trifora dell'Osterio magno.

8 Portale del palazzo Maria (domus regia).





9 Cortina sul mare.

sca dei Burragato. Di quel tempo nulla più resta, anzi sappiamo che passato l'immobile ai Ruffino essi riquadrarono l'isolato acquistando altre casupole limitrofe, avremmo qui una testimonianza di quella nobilitazione edilizia del cinquecento con cui vennero cancellate le piccole dimore gotiche del sec. xv. Anche di questo ripristino cinquecentesco non restano che i volumi, in quanto passato il palazzo ai Martino sul finire del sec. xviii, Tommaso, divenuto per via di moglie barone della Rocca, ritenne opportuno dare una tipologia da palazzo baronale al prospetto; lo si osserva nel gran portale di tufo databile a cavallo del 1800.

L'unico immobile della piazza ancora leggibile nella sua veste tardo cinquecentesca è il palazzo Piraino all'angolo del corso Ruggero. Anche qui la tipologia della scala addossata nella corte rimanda a modelli quattrocenteschi catalani, ma l'impianto monumentale, discretamente conservato, va assegnato a quella alterazione decorativa del manierismo avvenuta in Sicilia sul finire del cinquecento e che annunzia il barocco. Nobilissimi i prospetti delle finestre con il rigonfiamento delle volute sull'alto degli stipiti, e più vicini allo spirito dei nuovi tempi i grandi mensoloni con greca profondamente scalpellata che reggono il ballatoio di disimpegno nel cortile, motivi decorativi che mostrano già la deformazione isolana dei disegni rinascimentali, del che il portale a bugnato scultoreo del palazzo è un esempio di contaminazione caratteristico fra un gusto artigianale platerescamente locale e un disegno italiano.

Il palazzo Piraino e quello Martino, sul lavatoio medievale in via Vittorio Emanuele, simili nel disegno delle finestre, sono i due esempi in cui la trasformazione rinascimentale

del centro urbano assunse caratteristiche sontuose ed aristocratiche, in altri casi diremmo che la trasformazione edilizia che investì tutta la città murata si mantenne ad un livello borghese. Lo si osserva nel resto di finestra con colonnina angolare (angolo corso Ruggero via Mandralisca) che prospetta sulla piazza del duomo, appartenente ad un'altra casa dei Martino. A cavallo del 1600 vennero munite le quattro porte della città che vengono dotate di « propugnacula cum bellicis instrumentis », secondo la descrizione del Passafiume. La porta Giudecca è completata dal vescovo Branciforte (1633-38), la porta Pescara (unica ancora esistente) nel 1570 ed il vicino forte del granaio recava due lapidi del 1588 e 1641; il bastione di capo Marchiafava è opera del vescovo Corsetto (1645), la più antica porta d'Ossuna, già ricordata in una lapide del 1501, è ripristinata dal vicere di tal nome nel 1614. La trasformazione cinquecentesca si estese anche alla porta di terra, all'ingresso del corso Ruggero, di cui rimane il torrione protettivo.

Come conseguenza delle opere pubbliche militari abbiamo una costante espansione demografica dal cinque al settecento. Il censimento sotto Carlo V conta 935 case (circa 1500 abitanti), nel 1652 le case sono 1335, nel 1713 gli abitanti sono 4013, nel 1798 8937, un indice di affollamento notevole considerando la punta massima del 1881 in 14.173 abitanti, quando siamo alle soglie della grande emigrazione verso gli Stati Uniti; oggi, malgrado l'espansione della zona urbanizzata, la popolazione non passa i 12.000 abitanti.

Raffrontando i dati demografici con quelli edilizi osserviamo che le unità catastali attuali entro il centro storico



10 Convento di San Domenico: chiostro.



12 Portale del palazzo Piraino.

11 Chiesa della Catena.

superano di poco le 1335 case del 1652, segno che alla metà del sec. XVII il suolo coperto e la pianta del centro urbano dovevano essere più o meno quelli odierni. A cavallo del 1600, con l'eccezione dei palazzi sulla piazza e del palazzo Martino sulle mura, le altre abitazioni dovevano avere qual più qual meno l'attuale aspetto monofamiliare, anzi per tutto il seicento gli ingressi individuali erano più diffusi di oggi: dal diverso stile dei portali nei palazzetti settecenteschi si osserva che essi sorsero col loro prospetto unificato a seguito di una ricomposizione fondiaria. Esempi caratteristici i tre palazzi consecutivi in via XXV Novembre, quello Agnello con due portali architravati (nn. 65 e 57, quest'ultimo datato 1676) oltre a quello ufficiale, basso e tozzo della fine del settecento, costruito unitamente al prospetto; il palazzo Collotti della prima metà del settecento con l'ingresso ufficiale al n. 53 ma con portalino architravato al n. 51 datato 1642; il palazzo Cassata anch'esso con portalino secentesco al n. 47. Ora mentre le ristrutturazioni settecentesche conservano a vista tracce architettoniche del precedente impianto rinascimen-

tale manieristico, ciò non avvenne nel passaggio dal medioevo al rinascimento, anche nel rione medievale Crucidda Francavilla dove non si osserva un solo elemento gotico. Se vi fu conservata la tipologia della rete viaria medievale dobbiamo ritenere che le case attraversarono una ricostruzione vera e propria nel passare da casupole contadine senza tempo all'eleganza dimessa della dimora di piccoli borghesi ed artigiani. La caratteristica di questa Cefalù borghese, vescovile e spagnola, è individuabile nell'immobile all'angolo di via Francavilla 8, ed ancor più in quel piccolo gioiello decorativo che è la casa in via Costa, nn. dal 6 al 12, con le riquadrature di porte e finestre decorate a scalpello, una dimora da cetto medio in cui si può leggere lo spirito civile della Cefalù cinquecentesca. Un'altra casa appena più tarda in via XXV Novembre, di fronte al convento di Santa Caterina, appartiene alla stessa classe sociale e conosciamo il nome degli antichi proprietari, i Guarnera, per secoli notai del vescovado; la facciatina presenta ancora tracce di quella decorazione fra il graffito e il dipinto in uso nel secondo cinquecento. E vorremmo completare il

quadro cronologico di questa edilizia privata accennando ai tanti portali architravati col motto IHS ed a volte la data (via Vittorio Emanuele n. 67 [1650], n. 79 [1630], via Veterani 93 [1656], ecc.) a ricordo della concessione di un censo vescovile, sparsi un po' dovunque nel vecchio centro ed indizio di quell'incremento demografico, di quella elevazione sociale cui si è accennato. In via Nicola Botta n. 77, portalino analogo (1607) con l'insegna del cefalo. Oltre alle opere pubbliche militari, ai pochi palazzi nobiliari, ed all'edilizia spontanea della ripresa demografica, il cinquecento vede a Cefalù l'avvio di grandi opere ecclesiastiche. Una fra esse, il convento dei domenicani, trasportato in città dalla contrada campestre di San Biagio nel 1521, è il secondo intervento urbanistico programmato (autoritario) dopo la fondazione ruggeriana. Osservando il tracciato della via Francavilla si nota come essa s'interrompa a coda di sorcio nel cortile Guercio contro il muro del convento, il quale si trova così a spezzare la strada medievale lungo la curva di livello più alta. Il convento domenicano, nel riquadrare l'isolato accanto alla chiesa della SS. Trinità, si sovrappose così al tracciato medievale della città alta ed impose una sua nuova e diversa poetica: quella dell'incombenza prospettica della facciata; ne osserviamo il tratto stilistico nella collocazione dei piloni di accesso all'edificio monastico posti in asse alla via Caracciolo, un tentativo di assegnare, per quanto fosse consentito dall'urbanizzazione già esistente, un significato di convergenza di linee, di punto di fuga, al prospetto stesso.

Le questioni inerenti alla progettazione del convento richiederebbero d'altronde uno studio particolareggiato; il nome del cefaludano e michelangiolesco Jacopo del Duca non sarebbe da scartare per l'interno della chiesa con gli archi delle navate rotti dalla serliana, e per i capitelli del chiostro — certo l'isolato monastico è la sola presenza « romana » nel cinquecento cefaludano — ma dall'architetto non poté pervenire altro che un disegno, perché nella esecuzione (lo si osserva specialmente nel chiostro) il razionalismo manieristico è sostituito da molto garbo ed imperizia artigianale. Anteriore al del Duca, e certamente non romano, è il portale della chiesa, decorato a vegetali e grottesche di tarda mano gaginesca, il quale probabilmente non è nato per questa collocazione ma vi è stato adattato, come si può osservare in alcune incongruenze delle fascie modanate laterali. Quanto al portale dell'annesso oratorio esso è indubbiamente secentesco.

Sul finire del cinquecento venne anche avviato l'impianto del palazzo vescovile nelle forme attuali, un'altra opera dell'infaticabile vescovo Gonzaga, autore dei primi importanti interventi nella cattedrale e della trasformazione della chiesa di San Nicola, in fondo alla via Spinuzza, in convento dei minori osservanti. Il portale architravato reca la data 1588 ed attorno a quell'epoca tutto lo slargo fra la via Spinuzza e la via porta d'Ossuna doveva avere queste sobrie forme del cinquecento cefaludano (in ritardo di oltre un secolo sulla Toscana ed ancora ligio all'insegnamento gaginesco) un altro resto si ha nel portale del palazzo Bianca al n. 21 di via porta d'Ossuna datato 1608. Arriviamo così alla pianta della città inserita nel libro del Passafiume (Ve-



13 Monte di Pietà.

14 Chiesa del Purgatorio: portale.





15 Portale dell'Immacolatella.



16 Un angolo del « Vascio ».

nezia 1645), pianta contenente ben diciassette errori secondo l'Agnello, il che è naturale in un tempo quando queste piante avevano valore più grafico che topografico.

Il passaggio al gusto barocco è assai poco significativo nell'edilizia civile, più gustoso nell'edilizia religiosa: prospetto del seminario, portale della chiesa del Purgatorio con le deliziose raffigurazioni delle anime in fiamme (1668), oratorio del SS. Sacramento (1688), la facciatina villereccia dell'Immacolatella in via Mandralisca (1661), gustosissima col suo architrave cuspidato ed i cantonali a freccia terminanti a palla, ed infine poco più in su nella stessa via il prospettino in arenaria del monte di pietà (1717), per cromatismo ed accentuazione plastica annunzia già il nuovo secolo.

L'uso del portale di tufo, di una mostra cromaticamente avvivata si diffonde a cavallo del 1700 anche all'edilizia civile (abbiamo già accennato ai palazzi della via XXV novembre) un altro gruppo si trova nella via Nicola Botta, n. 25 palazzo Botta, n. 10 palazzo Spinola oggi Misuraca,

n. 2 palazzo Agnello (all'angolo del corso Ruggero) abbastanza intatto nel prospetto sulla via Botta, con i quattro timpani di finestra pesantemente tardo-secenteschi. Integro il palazzo Lo Presti al n. 44 di via Gioeni, esempio di barocco villereccio e paesano colle mensole tozze ed il cortiletto con un resto di balaustra in arenaria; altro al n. 85, e rispondente alla stessa poetica artigianale quello Isnello in via Mandralisca (nn. 23-27).

Il trapasso al gusto Luigi XVI si avverte in diversi portali attorno al 1800, pregevole quello del palazzo Ortolani (via Mandralisca 58) e diversi altri sparsi anche fuori del centro residenziale precedente (palazzo Misuraca, via Porpora 3; portale dell'ex municipio, via Municipio, ecc.). Né mancò nel secondo settecento un altro impianto nobiliare di rilievo nell'incompiuta facciata del palazzo Legambi (in uno stile marveglioso paesano cui si deve pure il prospetto della chiesa della Catena fatta edificare nel 1780 dalla stessa famiglia). Con questo palazzo, con gli interventi settecenteschi nel seminario (1740), nel vescovado (1793), con la fac-



17 Facciata del Seminario.

ciata marmorea della chiesa di Santa Caterina (smontata dopo la soppressione del 1866), le cortine edilizie di piazza del duomo giungevano, alla vigilia dei rivolgimenti che dovevano distruggerle, ad una integrale definizione aulica consona allo spirito della fondazione ruggeriana. Al di là di questo ambiente solenne, sviluppatosi inevitabilmente in tal senso sull'imposizione della cattedrale, la Cefalù sei-settecentesca conservava però il tono dimesso dell'insediamento di una piccola nobiltà e borghesia in una città demaniale. Abbiamo parlato di palazzi per gli edifici posti lungo le vie Mandralisca, XXV Novembre, Botta, Gioeni ma è un termine improprio; perché si tratta sempre di dimore, non di edifici di rappresentanza progettati per una funzione pubblica della classe dirigente come quelli baronali dei paesi feudali o quelli della capitale e della città maggiori. Parlare

di fasto ed ostentazione (connessi alla funzione di cui sopra) nell'edilizia residenziale cefaludana sarebbe fuori luogo; si tratta invece di abitazioni decorose allargate all'intera famiglia, con accessi disimpegnati per i diversi gruppi parentali. Caratteristica è la funzione disimpegnante della scala con una rampa diritta e due divergenti, sovente ciascuna con proprio ballatoio attorno ai tipici cortiletti sui quali si aprono le porte delle diverse unità immobiliari. È un modello pressoché fisso per tutti i palazzi nominati e non si scosta molto dal tipo di scala più umile, a unica rampa ascendente con arresto ai diversi pianerottoli, caratteristica nell'edilizia cefaludana.

L'isolato tipo della Cefalù cinque-secentesca (quella a nostro avviso sviluppatasi sul giardino dell'Osterio) potrebbe esser schematizzato come una serie di unità immobiliari cui



18 Portale del Vescovado con lo stemma del Vescovo Vanni.

si accede da un portoncino e scala ripida ad unica rampa, portoncino situato alternativamente su uno dei due assi viari paralleli. La presenza di numerosi cortili, collegati o no ed in maggioranza oggi coperti da superfetazioni successive, potrebbe far supporre nel modello originario una spina libera centrale. Certo questa regolarità di casa popolare cinquecentesca non conosce la costruzione in serie, lo schema va inteso come astrazione di una pratica artigianale e non come modulo, ma è innegabile la presenza costante di un tipo edilizio con cortile interno fra alti muri di chiara ascendenza islamica e mediterranea; i tanti cortili disimpegnanti superstiti appartengono a questa stessa cultura edilizia, per tanti versi affine a quella studiata dal Caracciolo ad Erice. Su questo tessuto abbiamo visto che le fabbriche del ceto dirigente intervengono senza lacerazioni, quasi sovrapponendosi alle abitazioni degli umili delle quali viene rispettata la poetica (cortiletto del palazzo Ortolani, ecc.), indizio oltre tutto di una certa omogeneità di tenore di vita fra iscritti alla mastra nobile e no, il che spiega l'equilibrio sociale, la tollerabilità e sincerità del paternalismo, la umanità della vita civile entro la Cefalù del viceregno; il cui corrispettivo è un paesaggio urbano, se si prescinde dalla cattedrale con la sua piazza e dal convento domenicano, privo di aggressioni, di dispotismo, di senso di classe.

Tutto ciò non poteva durare che in una società autarchica, estranea ai piaceri del consumo, e parliamo di consumi pre-industriali non certo di quelli di oggi. Il contatto con altre realtà socio-economiche prodotto dall'Unità non poteva che riuscirle fatale: s'inizia dalla distruzione delle strutture ecclesiastiche (monastero di Santa Caterina, convento dei domenicani, ecc.) per estendersi ad una generale degradazione dell'edilizia borghese. L'emigrazione di braccia è in atto da quasi un secolo ad ondate successive ed anche la classe

dirigente è scomparsa dopo la rimozione delle sedi burocratiche (distretto militare, scuola sottufficiali carabinieri, comando forestale) già compiuta prima della seconda guerra mondiale.

Se nella Cefalù dell'ottocento i segni di decadenza delle famiglie baronali erano già avvertibili (arresto dei ripristini nei palazzi Maria e Martino-Attanasio) nel nostro secolo il male s'è fatto cronico scompaginando col tessuto sociale quello edilizio. Il volto della Cefalù antica è incapsulato in interventi edilizi anarcoidi (intonaci, balconi, nuove aperture, sopraelevazioni) dai quali è pressoché impossibile districarlo, e la presenza del club de la Méditerranée nella villa Agnello a Santa Lucia ha di recente dato un indirizzo turistico a questi interventi nel centro storico, un indirizzo che tende a trasformare il volto manieristico barocco nelle tinte chiare del villaggio balneare, una confusione fra Cefalù ed il paesino costiero moderno (una Capo d'Orlando ad esempio) da cui si possono sperare progressi per l'igiene ma non certo per la conservazione di una tradizione civile e monumentale.

A tutto ciò dovrebbe ovviare il piano regolatore commissionato dal comune ed approvato con cospicue varianti nell'ottobre 1967. Esso sviluppa una pianificazione socio-economica del territorio comunale mirante a formare nei 7000 ettari del comprensorio un'isola turistico-culturale, respingendo l'ipotesi, già in atto, di una invasione della costa da parte dei ceti dirigenti della vicina capitale della Regione. Gli interventi nel centro storico sono stati rinviati ad un piano particolareggiato. Qualsiasi siano le varianti, le legittimità del progetto originario e di quello modificato, è sempre meglio un piano che nessun piano; nelle more vige la salvaguardia, fino a qual punto rispettata non sappiamo.



19 Panorama.

2 La Cattedrale

Le fonti diplomatiche connesse alla fondazione ruggeriana della cattedrale sono pubblicate e più di un autore ne ha proposto una revisione critica. Le discordanze riguardano principalmente la motivazione della fondazione quale ci è stata tramandata da due documenti del sec. XIV. Uno di essi, detto dal colore della legatura « Rollus rubeus » — si tratta di un codice redatto nel 1329 da notar Rogero di notar Guglielmo da Mistretta su incarico del vescovo Tommaso da Butera — fa risalire la fondazione ad un voto regale. Ruggero, tornando nel 1129 da Salerno in Sicilia, sarebbe stato sorpreso da una tempesta. Invocò l'assistenza divina, ed accompagnò la supplica col voto di far edificare un tempio al Salvatore nel luogo dove fosse riuscito a prendere terra. Questo fu Cefalù. Presso alla riva Ruggero fece erigere immediatamente la chiesa di San Giorgio (dopo la ricostruzione del sec. XVI essa venne dedicata a San Leonardo, e dell'antico impianto resta soltanto un arco ogivale murato) e il 7 giugno 1131, nella ricorrenza della Penteco-

ste, compì il voto fondando la cattedrale, con l'assenso di Ugone arcivescovo di Messina e l'approvazione dell'antipapa Anacleto II.

Un altro documento del sec. XIV, rinvenuto da I. Carini a Barcellona, riporta la leggenda con qualche mutamento di date (la fondazione è anticipata di un anno, e la costituzione del vescovado è spostata al 1137).

Nessuna traccia di questa motivazione si trova però nella diplomatica del sec. XII relativa a Cefalù, raccolta dal Garufi, dallo Spata, dal Townsend, inoltre la tempesta ed il voto regale sarebbero presumibilmente stati ricordati nella decorazione plastica o musiva della cattedrale, — essa fino al sec. XIV comprendeva al di sopra della « Porta Regum » cinque pannelli probabilmente di età sveva, nel primo dei quali si vedeva Ruggero presentare la cattedrale al Salvatore — ne deduciamo quindi che le motivazioni della fondazione ruggeriana vanno rintracciate altrove, ed è ipotizzabile che la leggenda sia nata per collegare un evento sopran-

naturale alla fondazione, un mezzo pubblicistico frequentemente adottato nel medioevo per accrescere il prestigio sacro dei principali luoghi di culto.

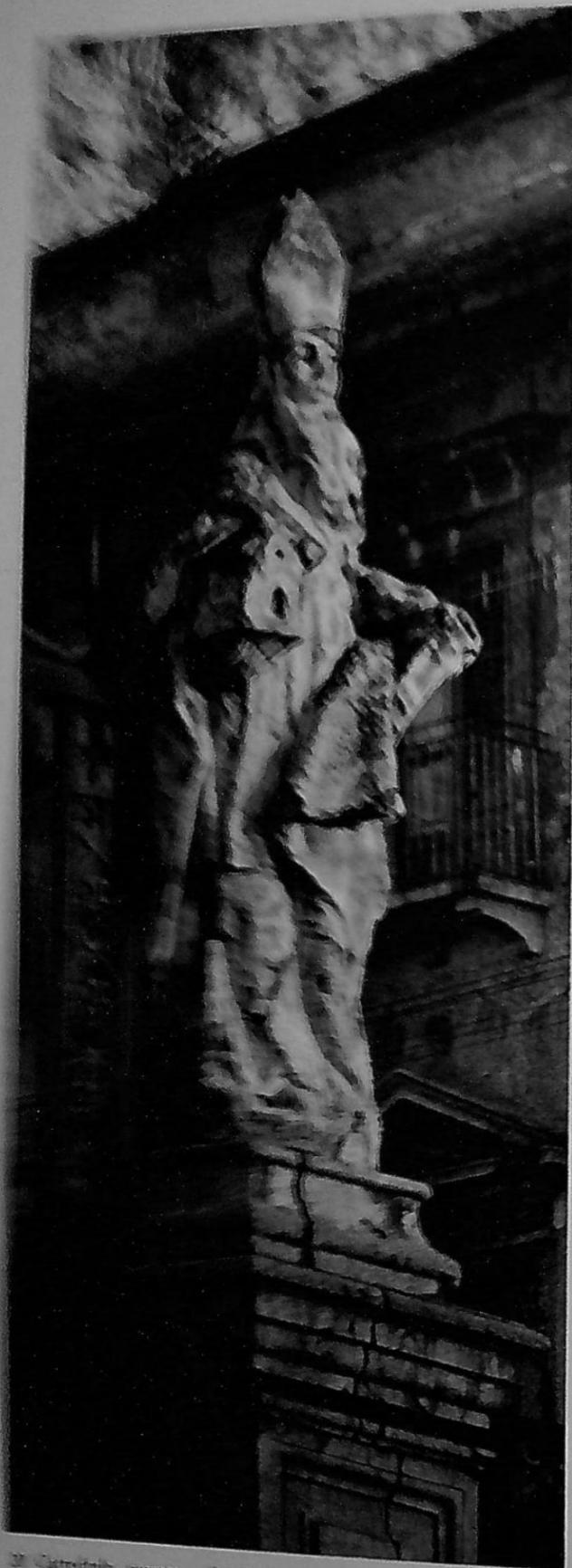
È invece legittimo trovare una motivazione politica per la fondazione nell'ambito del consolidamento della legazia apostolica. È noto che il conte Ruggero l'aveva carpita ad Urbano II nel 1098. Per la verità si trattava di un riconoscimento di fatto, in quanto Ruggero, durante e dopo la conquista, aveva istituito le diocesi a suo talento e vi aveva nominato ecclesiastici di sua scelta. Il consolidamento di una gerarchia ecclesiastica autonoma che rispondeva direttamente al re e non al papa — si ricordi in proposito la composizione dello scisma orientale nella persona del re, cui i monasteri basiliani rispondevano senza dover sottostare alla gerarchia ecclesiastica romana — consentiva quindi, e di estendere con la prassi del fatto compiuto le prerogative della legazia, e, in pari tempo, di istituire un controllo amministrativo su territori e città di popolazione etnicamente mista o, nel caso di Cefalù, prevalentemente mussulmana. In particolare Ruggero II colse l'opportunità offertagli dallo scisma del 1130 per barattare il suo appoggio all'antipapa Anacleto II contro alcune importanti concessioni. Il 27 settembre di quell'anno si fece concedere la corona di Sicilia e subito dopo, coll'assenso di Anacleto, riorganizzò la chiesa siciliana elevando ad arcivescovadi Palermo e Messina e consolidando la gerarchia di rito latino sulla costa occidentale con la fondazione delle sedi vescovili di Lipari-Patti e Cefalù. Quest'ultima iniziativa era stata prevista fin dall'anno dell'incoronazione. Si ricorda infatti la visita del re agli agostiniani di Bagnara Calabria, i quali furono officiati insieme al loro priore Jocelmo ad insediarsi nella nuova cattedrale.

Nel quadro della dignità reale appena acquisita la fondazione assolveva ad un compito specifico. Sovrano di un territorio all'incrocio fra oriente ed occidente, Ruggero ritenne opportuno di replicare a Cefalù gli attributi aulici della regalità com'erano stati fissati nella tradizione imperiale. Come già Carlomagno ad Aquisgrana nella costruzione della cappella di palazzo, replicando una iconografia bizantina, aveva reso omaggio alla potenza simbolica dei modelli orientali, dove le basiliche esaltavano le qualifiche autocratiche dei porfirigeni, così a Cefalù Ruggero riprese l'idea imperiale di un mausoleo, in cui le arti confluissero ad esaltare la dinastia. Le affinità rimarcate dal Di Stefano fra l'impianto di Cefalù e quello di Saint Denis, edificato in forme gotiche dall'abate Suger poco dopo la fondazione ruggeriana (1137-1144), potrebbero anche esser motivate dal compito comune che i due edifici erano chiamati ad assolvere nel quadro di un consolidamento dell'assolutismo dinastico. La modifica del primo progetto di Cefalù, quella che comportò la copertura a volte del bema, potrebbe esser stata motivata da una particolare dignità attribuita alle strutture costolonate di Saint Denis, e che le rendeva pertanto preferibili per recingere in alto i sepolcri reali. Quando nel 1145 Ruggero destinò a Cefalù i due sarcofagi porfirei, precisando che andavano collocati ai lati del coro dei canonici, dobbiamo ritenere che all'occhio del fondatore le novità gotiche importate dalla Francia dovevano apparire quale ulteriore at-

tributo della celebrazione dinastica che tanto gli stava a cuore.

L'interpretazione del complesso monumentale di Cefalù deve tenere conto dei valori simbolici connessi al prestigio della nuova monarchia, unica dell'occidente ad esser munita di potestà ecclesiastica. Nella cattedrale si cela un linguaggio di segni che occorre oggi ricostruire per via induttiva. Sovente nell'arte medievale, la lettura ideografica di una cattedrale sostituiva per la maggior parte della popolazione la conoscenza dell'alfabeto. Così la riproduzione di motivi di varia provenienza che incontriamo nelle cattedrali normanne di Sicilia ha il preciso scopo di fornire alla popolazione del nuovo regno un libro di testo, garantito dall'esorcisma artistico, su cui apprendere il proprio dovere di sudditi. Un libro redatto tenendo conto del simbolismo autoritario collegato ai ricordi di Roma imperiale, da cui deriva la preferenza per l'aula basilicale scandinava da un colonnato di spoglio, ed integrato da ogni suggerimento contemporaneo ritenuto idoneo allo scopo, provenisse esso tanto dall'occidente monastico quanto dall'oriente bizantino ed islamico. Compenetrazione fra ideogrammi di varia provenienza che si presenta nella sua funzionalità ideologica quale stile originale dell'arte siculo-normanna, la quale, prima ancora che quale risultato di un incontro fra maestranze e culture eterogenee, andrebbe letta quale redazione intenzionale di un codice ideografico, la cui efficacia simbolica potesse, attraverso l'esorcisma delle forme artistiche, unificare nell'obbedienza, e quindi in uno stato, i diversi ceppi culturali ed etnici da cui era formata la popolazione del regno. In ciò, vogliamo dire nella sua funzionalità politica, l'arte della Sicilia normanna si differenzia radicalmente da altri incontri fra oriente ed occidente, ad esempio da quello del regno di Gerusalemme, dove l'incontro, affidato soltanto ai reciproci infussi formali, non determinò la elaborazione di un nuovo linguaggio artistico, ma soltanto il trapianto oltremare del gotico francese.

Nelle condizioni in cui ci è pervenuta la cattedrale di Cefalù presenta una fusione formale diversa da quella degli altri impianti basilicali siciliani superstiti. Vi si riscontra infatti, tanto nell'iconografia che nell'alzato, una prevalenza di motivi nordici. Questo carattere, già individuato sul finire del secolo scorso dallo Hubbard, è stato analiticamente discusso da uno studio dello Schwarz, dal quale prendono le mosse tutte le ulteriori indagini sulla cronologia e lo stile del monumento. Il saggio dello Schwarz (1943) apparve quale risposta critica all'analisi delle fabbriche proposta dal Samonà. In ogni caso, e per entrambi gli autori, gli elementi nordici sono fuori discussione. Essi si rilevano immediatamente nell'inserzione paesistica della cattedrale. La sua posizione ai piedi del promontorio roccioso non frena, piuttosto esalta, l'impressione di verticalità che promana dalle fabbriche. Le due torri ed il transetto si stagliano quali affermazione di potenza nel paesaggio, ed è questa voluttà strutturale a distinguere Cefalù dalle altre fondazioni normanne di Sicilia. A Monreale o a Palermo la componente orientale determina una subordinazione delle spinte strutturali alla rifrazione della luce sulle superfici: giochi di luce ed ombra, di pieno e vuoto, bilanciati e concilianti, che



20 Cattedrale sagrario: pilastro della cancellata

L'architettura araba media dalla permeabilità spaziale dei modelli bizantini. Inseriti nell'afa sudmediterranea questi edifici si presentano con angoli smussati, spinte equilibrate che elidono le tensioni, onde realizzare una architettura immota, capace di trasformare in visione onirica l'ambiente circostante. Sono le caratteristiche dell'architettura civile siculo-basilicale, sia attraverso la mediazione delle comunità monastiche basiliane e, successivamente, anche nel conclusivo impianto monrealese, tanto più paleocristiano, esoterico nei rapporti spaziali fra la verticalità e longitudinalità di una nave basilicale ed il transetto dilatato, che inserisce nell'impianto la stasi magica della pianta centrale bizantina, di quanto non sia il verticalismo dinamico che promana dall'interno cefalutano.

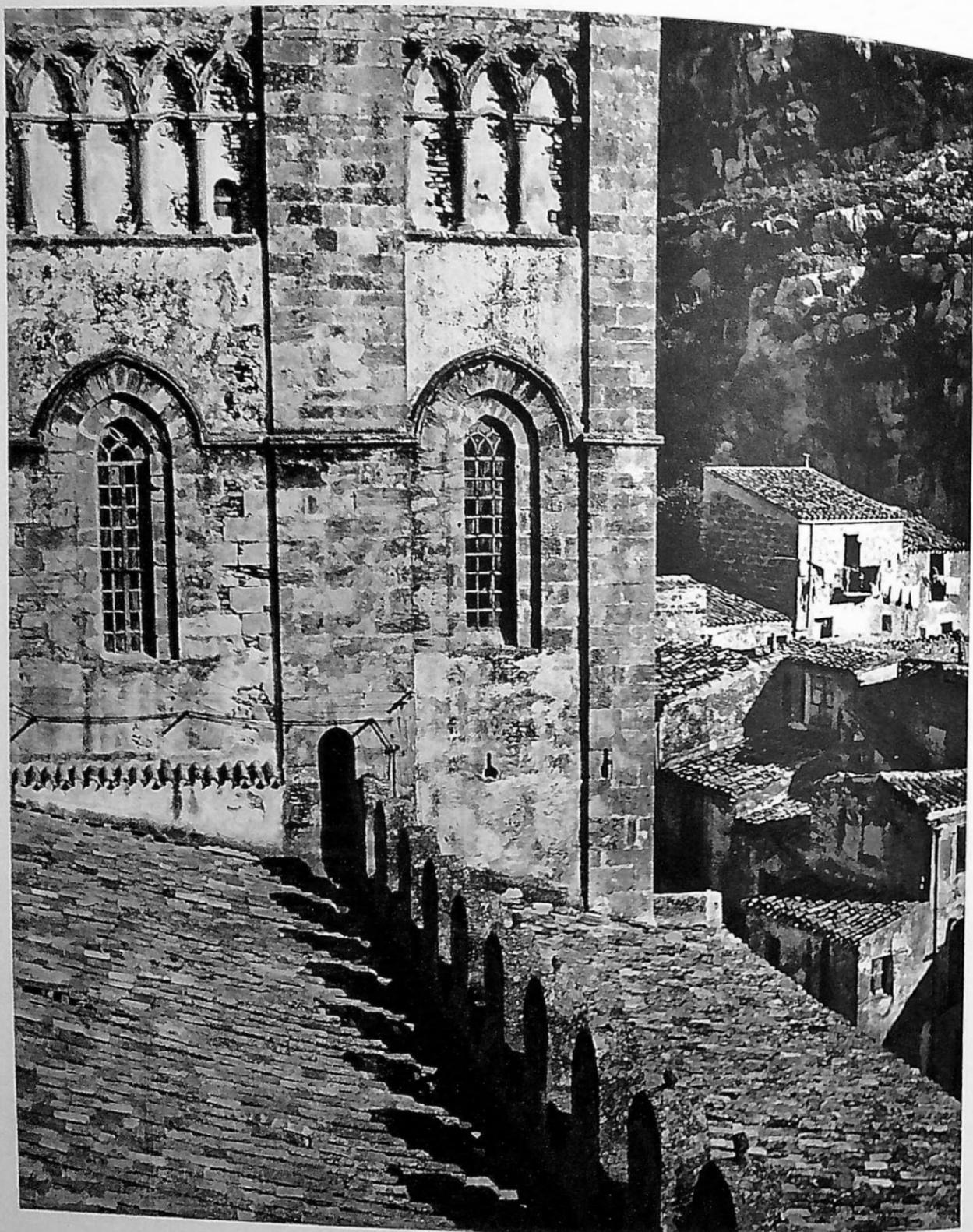
Opera in divenire, come il Di Stefano definisce le grandi fondazioni medievali a causa della loro narrazione per tappe successive, la cattedrale di Cefalù pone allo studioso il problema di ordinarle stilisticamente e cronologicamente. Primo punto da stabilire il rapporto fra corpi verticali ed orizzontali. L'alzato maestoso del transetto col santuario e delle torri si contrappone infatti alla longitudinalità della nave, raccordata al transetto visibilmente più in basso del presbitero, ed inoltre una osservazione attenta dei partiti decorativi e delle suture rivela incongruenze e soluzioni di ripiego.

Le tesi del Samonà e dello Schwarz si contrappongono nello stabilire la precedenza o meno del corpo longitudinale. Secondo il Samonà la nave con le sue arcate ogivali arabeggianti rientra nel quadro dell'architettura siciliana del sec. XII, mentre il transetto, ed in particolare le due volte costolonate del bema, il motivo plastico ad archi intrecciati sul prospetto, ripreso nella fascia che corona il transetto e l'abside, appartenerrebbero al periodo federiciano. Il Samonà suffraga storicamente l'ipotesi riferendosi alla lite del 1223 fra il vescovo Arduino e Federico II. Vi si accenna ad ingenti lavori rimasti incompiuti a causa delle malversazioni del prelado. Inoltre vi sono iscrizioni sveve accanto al finestrone della facciata (Giovanni Panictera 1240) e sul tetto ligneo della nave (restaurato nel 1262, anno quinto di Manfredi, ad opera di Enrico Ventimiglia). Conclude pertanto l'autore che soltanto nel 1267, anno della consacrazione ad opera del cardinale Rodolfo vescovo di Albano, la cattedrale poteva dirsi compiuta. Appoggiandosi al Bottari, il Samonà esprime inoltre un dubbio sulla iscrizione del 1148 relativa ai mosaici dell'abside. E ciò perché l'ipotesi supposta assegna al sec. XIII il transetto ed il santuario con le volte costolonate, una delle quali è rivestita di mosaico. Altra ipotesi accessoria del Samonà, ed accolta dal Calandra, è quella relativa alla erezione della nave sull'impianto di un precedente tempio di età imperiale. La cattedrale ne racchiuderebbe il colonnato ed il muro occidentale a grandi blocchi, in cui s'inserisce a forza la « Porta Regum » col suo portale a cinque ghiere concentriche. Inoltre l'autore suppone la presenza originaria di un protiro al posto dell'attuale portico quattrocentesco.

Di contro il saggio dello Schwarz, riprendendo alcune analogie stilistiche individuate dallo Hubbard, stabilisce una



21 Facciata della Cattedrale.



22 Cattedrale: lato sud del transetto.



23 Cattedrale: le absidi.

stretta affinità fra i motivi architettonici delle cattedrali normanne ed inglesi del XII secolo e quelli di Cefalù. La presenza di artefici normanni sarebbe specialmente evidente nel rilievo plastico degli archi intrecciati a membrature zigzaganti, e poiché esso si ripete tanto nel transetto e nell'abside, quanto nella facciata, avremmo la conferma di una concezione unitaria della cattedrale. Altri elementi specificamente normanni sono: le figurazioni animali delle mensole che reggono il fregio di coronamento dell'absidiola sud, l'ambulacro interno ad archi, ricavato nel grosso del muro, che si svolge a coronamento del transetto, ed ancor più i capitelli ripiegati, a « godrons », che appaiono a sostegno del fregio ad archi intrecciati sul prospetto sud del transetto. Lo Schwarz pone in rilievo la presenza di normanni d'Inghilterra fra il clero siciliano del tempo. Il ritorno di analoghi motivi nordici nelle due fondazioni dell'arcivescovo di Palermo Walter of the Mill: la cattedrale palermitana, anch'essa dotata di un ambulacro simile a quello cefalutano, e la spoglia chiesa cistercense di Santo Spirito. Contatti con l'Inghilterra già oggetto di alcune pubblicazioni storiche (Ceci, Haskin), intensificatisi ancor più dopo la persecuzione di Thomas Becket. Molti seguaci dell'arcivescovo martire ripararono in Sicilia, tanto che egli fu incluso fra i padri della chiesa occidentale nel piano iconografico di Monreale. La datazione del transetto e dell'abside di Cefalù viene per motivi stilistici e storici ricondotta dallo Schwarz al sec. XII, e di conseguenza muta l'interpretazione dei documenti di epoca sveva. I lavori della cui omissione Federico fa ca-

rico al vescovo Arduino sono principalmente di restauro, e specificamente gli vien soltanto fatto addebito di non aver dotato le finestre con chiusure a lamine di piombo traforate. L'intervento del Panicteria vien ristretto al finestrone della facciata, in cui si possono individuare evidenti caratteri gotici, e fors'anche alle volte costolonate del transetto meridionale. Le due iscrizioni ventimigliesche del 1262 si riferiscono a restauri del tetto (invero vi compare la dizione « *reparare fecit tectum huius ecclesiae* »). Inoltre lo Schwarz non ha difficoltà ad assegnare al sec. XII le volte costolonate del bema, dal profilo piatto ed arrotondato, individuandovi caratteri pregotici, già presenti nelle cattedrali di Normandia anteriormente al 1148. Si ripropone pertanto una datazione dell'intero ciclo musivo entro il regno ruggeriano (1154), se non addirittura entro la data dell'iscrizione commemorativa (1148). L'osservazione che l'arco trionfale attuale si trova incluso in una ogiva più ampia, essa sporge oltre il tetto della nave, è inoltre la prova decisiva per affermare che la nave sarebbe stata completata successivamente al transetto. Il carattere arabo-siculo della nave sarebbe secondo lo Schwarz l'indizio di un mutamento del progetto originario. Una interruzione dei lavori avrebbe portato all'abbandono dei caratteri nordici, dopodiché essi sarebbero stati ripresi ripiegando sulla tradizione locale arabo-normanna.

I successivi interpreti della cattedrale hanno condotto innanzi l'analisi stilistica dello Schwarz e scartato le ipotesi del Samonà. Il Di Stefano ha ristudiato l'intera proble-



24 Cattedrale: gli occhi (rosoni) del transetto sulla via Passafiume



25 Cattedrale: vedute dei tetti sulla via Passafiume.

matica del monumento proponendo tre diverse fasi edilizie. La prima, 1131-36, comprende l'impianto dell'intera cattedrale tanto nell'estensione che nella pianta (fatto già indicato dallo Schwarz, il quale aveva assegnato al progetto originario le navate laterali, illuminate da nove finestre romaniche con arco a tutto sesto). Questa fase comprende l'elevazione dell'intero perimetro fino all'altezza delle navatelle. La seconda fase, 1136-48, avrebbe accentuato la verticalità dell'impianto spingendola alle grandiose proporzioni che s'intravedono nel transetto e nel santuario. L'otturazione degli occhi dell'abside e la modifica delle sue membrature, col passaggio dalle lesene piatte alle colonnine binate, indica una variante, spiegabile, per quanto riguarda l'occlusione degli occhi, con l'adozione del rivestimento musivo. A questo punto (1148) si sarebbe verificato un arresto dei lavori. La terza fase, apertasi nel 1150, conduce all'abbandono definitivo del progetto nordico. L'ambulacro resta confinato al transetto, e l'introduzione delle volte costolone sul bema si compie a costo di una asimmetria nelle finestre laterali. La morte di Ruggero nel 1154 trova la cattedrale incompiuta, tanto che deve esser posposta la tumulazione della salma nel sepolcro porfiro. Ripresi i lavori

sotto Guglielmo I vien portata a termine una navata considerevolmente più bassa a sette campate ogivali, dove si fa luce la presenza della tradizione araba, e di conseguenza si rende necessario il restringimento dell'arco trionfale. Nel 1166 il vescovado è finalmente riconosciuto da Alessandro III — malgrado la riconciliazione fra Ruggero ed Innocenzo II questi si era rifiutato di approvare la diocesi costituita dall'antipapa — e il Di Stefano ipotizza che il riconoscimento papale abbia coronato il completamento della cattedrale. Le vicende della sepoltura del fondatore s'intrecciano qui con le ipotesi cronologiche. Sostando a Cefalù presso il sarcofago donato dal padre, Guglielmo I aveva riconfermato ai canonici la sua decisione di dar corso alla volontà di Ruggero. Ma la traslazione della salma doveva attendere la consacrazione della cattedrale. Nel 1170 il capitolo di Cefalù rivolse una accorata supplica al minorenni Guglielmo II perché la volontà di Ruggero fosse infine rispettata. È questo un altro argomento per ipotizzare a quella data l'avvenuto completamento del tempio e una sua prima consacrazione, forse concomitante al riconoscimento papale della diocesi.

L'ultima monografia sulla cattedrale, quella del Krönig, ri-



26 Cattedrale: catino e abside.

prende l'esame stilistico secondo le linee dello Schwarz, e dissente dal Di Stefano soltanto per quanto riguarda una datazione posteriore al 1148 delle volte costolonate. Il Krönig propone di abolire la distinzione fra prima e seconda fase. In particolare l'autore richiama l'attenzione sulla concezione unitaria delle membrature sul fianco settentrionale della cattedrale. Le lesene delle navatelle si ripetono nell'abside laterale, dove son terminate da un fregio ad archetti a tutto sesto, e le troviamo spinte fino al coronamento nel transetto, ed arrestate alla parte basamentale anche nell'abside maggiore. Questa è la prova di una progettazione unitaria dell'edificio, condotta senza ripensamenti fino al livello della copertura delle absidi laterali. Altri raffronti col romanico cluniacense sono indicati dallo studioso nella icnografia ad absidi profonde e accentuatamente gradonate, e nelle due torri di prospetto. È questo un tema proprio alle fondazioni reali, sviluppato in Sicilia già dall'architettura della contea nelle cattedrali di Mazzara e di Catania. Si tratta di un complesso di edifici progettati con evidente unità di concezione planimetrica. Ma anche a Cefalù, la più nordica fra le cattedrali siciliane pervenuteci nelle forme medievali, gli elementi anglo-franco-normanni si presentano con anomalie ed innovazioni. L'ambulacro ad arcate e colonne è spostato al vertice dell'edificio, e le torri incorniciano il frontone basilicale invece di proiettarsi rav-

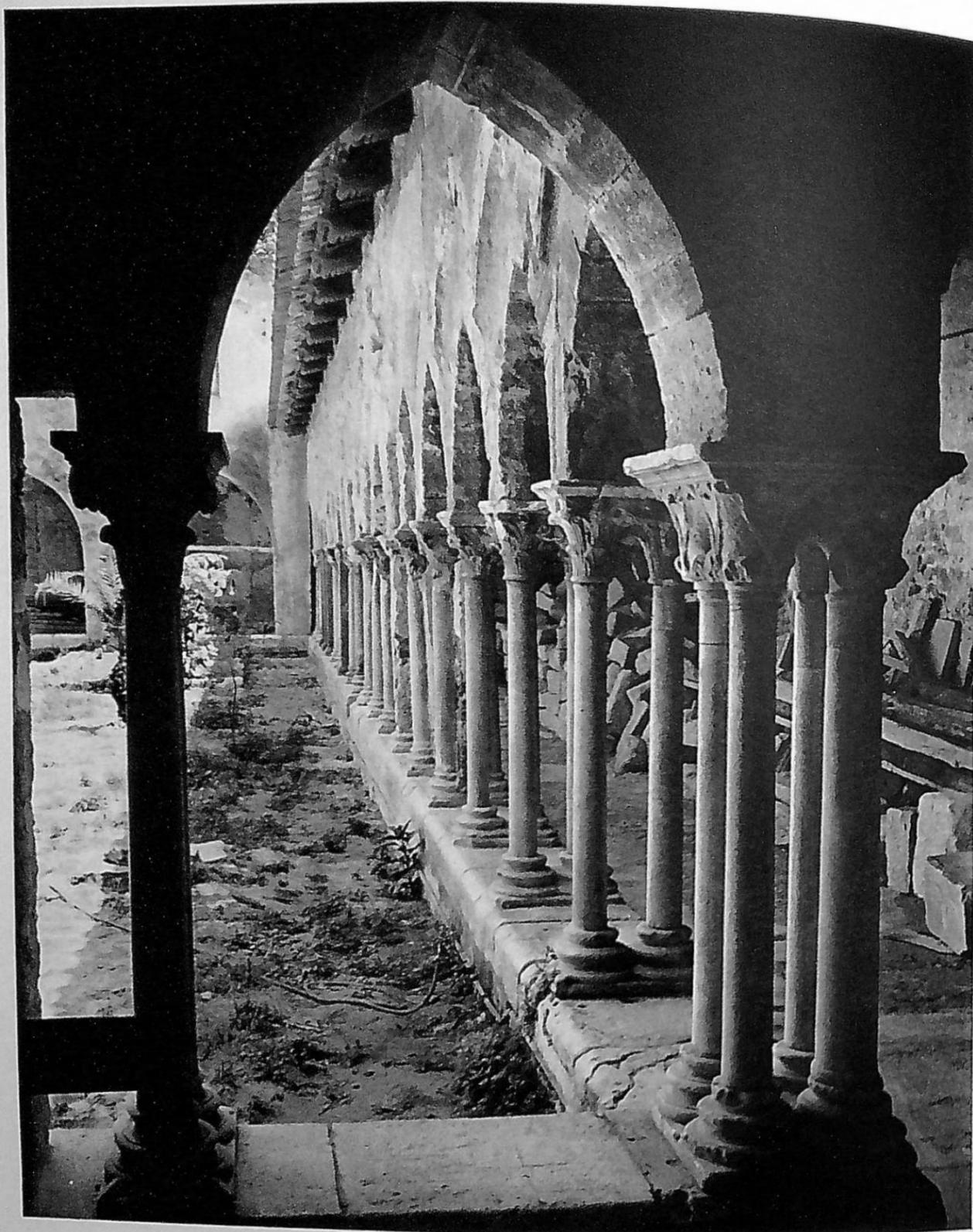
vicinate dal corpo della nave. Si profila un compromesso fra il verticalismo nordico e la tradizione basilicale, fra lo stile cluniacense e quello cassinese rappresentato dalla basilica dell'abate Desiderio (1066-1071), nella quale si era tenuto conto della simbologia architettonica paleocristiana e quindi classica. È anzi chiaro, esaminando lo sviluppo successivo degli impianti basilicali siciliani, che le componenti nordiche vennero progressivamente assimilate in una diversa e più tenace tradizione. Osserviamo infatti come il motivo delle fascie ad archi intrecciati acquisti a Cefalù vigore plastico attraverso sagomature rilevate e zig-zagganti schiettamente romaniche, e si appiattisca infine nelle cattedrali di Palermo e di Monreale in un ornato geometrico dove prevale la tradizione del grafismo islamico. Punto nodale dell'incontro fra alcuni motivi architettonici che si rincorrono nel sec. XII fra oriente ed occidente, la cattedrale di Cefalù si presta anche ad indagini su singoli elementi strutturali e decorativi. Il motivo del rosone è qui anticipato nelle grandi coppie di occhi del transetto, si da indurre il Franz a ritenerlo un apporto islamico filtrato attraverso la Sicilia nell'architettura gotica del sec. XIII. Le ogive astrutturali della nave si prestano a considerazioni sull'impiego pregotico dell'arco acuto nelle regioni in contatto con l'oriente musulmano. Le colonne angolari che smussano gli spigoli, permettendo una compenetrazione degli spazi,

sono anch'esse un elemento simbolico di origine araba. Esse appaiono ad incorniciare la nicchia della preghiera fin dalle moschee abassidi del IX secolo, e formavano l'invito all'abside anche nell'abbazia cassinese di Desiderio.

Il Krönig richiama l'attenzione sull'alternanza a Cefalù di fusti color porfido e verdi nelle colonne sovrapposte che incorniciano l'abside. Porfido e verde sono tinte, assieme all'oro dei mosaici, specificamente collegate alla maestà imperiale di Bisanzio, e per converso al potere teocratico esercitato da Ruggero a simiglianza dell'imperatore d'oriente. Ed ancora l'uso frequente nell'Italia meridionale ed in Sicilia di colonne e capitelli di spoglio è dettato più dal desiderio di ricollegarsi ai valori ideali evocati dalla presenza di materiale classico che a motivi utilitaristici. L'uso di un colonnato classico è una costante delle fondazioni reali normanne, e dobbiamo presumere simbolicamente tanto vincolante, da costringere i costruttori a fornirsi di un numero di pezzi fra loro compatibili mediante una incettazione a largo raggio, di per sé tutt'altro che economica. Anzi potremmo ipotizzare che l'obbligo di adattare alla cattedrale un colonnato classico sia fra le cause dell'abbandono del progetto originario. Una nave confacente all'elevazione pregotica del grande arco trionfale, ed alla spinta verticale del transetto, avrebbe imposto un sostegno delle campate più alto e più solido, su pilastri anziché su colonne, com'era appunto la prassi d'Inghilterra e di Normandia, ma ciò avrebbe comportato il sacrificio di quei collegamenti imperiali prescritti dal committente.

La datazione del chiostro è collegata ad una storia della scultura romanica in Sicilia, un campo nel quale gli studi non sono ancora pervenuti a risultati definitivi. Cefalù offre un complesso di opere databili fra il 1140 e il 1180, pertanto di estremo interesse per seguire l'evoluzione stilistica della scultura romanica nell'isola, e per rintracciare gli apporti culturali eterogenei che dovettero agire sulle maestranze importate. Gli esempi più antichi si hanno nelle teste animali sull'esterno dell'absidiola meridionale. Rilevanti qui le influenze nordiche che rimandano alla coeva plastica anglo-normanna. Saremmo quindi di fronte ad una prima generazione di lapicidi, trapiantati in Sicilia assieme ai responsabili dell'architettura. Una seconda fase è costituita dai capitelli del ridotto arco trionfale. Anch'essi presentano figure bestiali vigorosamente intagliate, ed una plastica analoga si riscontra sui capitelli che sorreggono i due organi manieristici (essi provengono dagli amboni, presumibilmente disposti come a Monreale al centro del transetto con i troni del vescovo e del re). Questi capitelli rimandano alla scultura romanica della Francia meridionale, e vi si avverte anche la mediazione di lapicidi lombardi, quale s'incontra nel cerchio della Palatina e nei telamoni del sarcofago di Ruggero II. Il trapasso da questi pochi esempi di romanico puro, diverso dai modelli campani postigli accanto dal Venturi, ad un addolcimento del segno secondo il linearismo grafico dell'ornato orientale, si avverte già nel chiostro cefalutano, fino a presentare una commistione stilistica da capitello a capitello in quello monrealese, che smentisce l'unicità delle maestranze proposta dal Salvini nel suo studio su Monreale e la scultura romanica in Sicilia.

A Cefalù i resti leggibili del chiostro mostrano invero una prevalenza di maestranze nordiche, ma ad esempio il quarto capitello dell'ala occidentale s'ispira con le sue arabesche figurazioni animali, quasi ricamo rilevato sullo sfondo di un tessuto, al grafismo decorativo dell'oriente islamico. Databile fra il 1160-70, contemporaneo quindi o di poco posteriore al completamento della nave, il chiostro cefalutano è il primo prodotto siciliano nel genere. La voga del chiostro si diffonde al sorgere del sec. XII nelle comunità monastiche del nord-mediterraneo, dalla Catalogna alla Provenza, sviluppando una grande ricchezza decorativa in cui è adombrata un'esortazione simbolica. Luogo di meditazione in cui le caratteristiche ideografiche o narrative dell'arte medievale si applicano a grandi cicli scultorei nella successione dei capitelli, esso si trapianta in Sicilia adottando segni tipicamente indigeni nella scultura ed ancor più nell'architettura, dove si fa luce l'arco ogivale musulmano. In questo chiostro, il rifacimento dell'ala occidentale all'inizio del nostro secolo con una accentuazione verticale delle ogive, indica appunto, anche nel restauratore, l'incomprensione del loro diverso significato strutturale anteriormente alla cultura gotica. Ed altro elemento sudmediterraneo rispetto ai modelli nordici è l'ariosità paleocristiana della copertura lignea; essa rende possibile l'affusolamento delle colonne binate in raffronto agli esempi provenzali muniti di volte. In quelli, specialmente agli angoli, il peso delle volte rende necessario il ricorso a pilastri che s'inseriscono quale elemento strutturale in un'opera cui gli artisti siciliani seppero conservare integralmente l'immaterialità di un'architettura disegnata. È evidente che il chiostro di Cefalù ha servito di modello a quello monrealese. Analoga ad esempio la soluzione della fonte angolare; ed a Cefalù ci troviamo dinanzi ad un modello dai raccordi più incerti. I varchi della fonte di Cefalù son formati da coppie di colonne annodate che si allungano fino al suolo rompendo la cadenza regolare del colonnato appoggiato su un basso parapetto, mentre a Monreale il ritmo sarà mantenuto piazzando sotto le colonne binate dei varchi una base sagomata a cinque tori, alta quanto il muretto di recinzione. Lo stato di desolazione in cui versa il chiostro cefalutano non ci consente una estesa interpretazione del suo ciclo scultoreo. L'ala est è stata rifatta in veste cinquecentesca nel sec. XVI, quella ovest è stata falsata nel nostro, l'ala nord è smontata in attesa del restauro e soltanto quella meridionale, addossata e sottostante al fianco della cattedrale, offre un'idea della disposizione primitiva. Cosicché la sola lettura simbolica possibile è quella dell'accesso alla fonte: vi è svolto il tema della vittoria sul Maligno. Le figure animalesche corrose (simbolo diabolico) sulle basi delle coppie di colonne a nord e a ovest, collocate prima dell'apertura nel parapetto, son poste rimpetto alle coppie di colonne intrecciate (simbolo della difesa contro il peccato) e da queste si passa alla fonte (simbolo della purificazione). È un esempio caratteristico di lettura ideografica ed edificante della decorazione plastica, nella quale trovano opportuna collocazione anche gli elementi bestiali e paganeggianti, quelli stessi la cui predilezione da parte della plastica romanica aveva suscitato nel 1125 la riprovazione di San Bernardo da Chiaravalle.



27 Cattedrale: chiosstro.



28 Cattedrale, chiosstro: acrobata, capitello sud destra 11.

Terzo elemento essenziale della fondazione ruggieriana è la sua decorazione musiva. Essa riveste l'abside e la prima campata del bema, volta compresa. Anche in questo caso la datazione dei muri di appoggio ha evidentemente influito su quella dei mosaici. Bisogna quindi attendere il saggio dello Schwarz perché l'intera decorazione musiva venisse ricondotta al sec. XII. La data 1148 è comunemente accettata per i mosaici absidali, mentre permangono dubbi sul completamento entro quell'anno di quelli del bema. Ad esempio, secondo il Demus, la palmetta sassanide che compare nella decorazione della volta costolonata sarebbe un elemento indigeno che le maestranze greche non avevano assimilato anteriormente al regno di Guglielmo I. Ma, a prescindere dalla pertinenza stilistica di una simile osservazione, va considerato che le notevoli differenze cromatiche riscontrate fra i mosaici del bema e quelli dell'abside possono esser dovute ai radicali restauri imitativi condotti all'inizio del sec. XVI ed ancora nella seconda metà del XIX. Di contro la purezza stilistica dei mosaici absidali, superiore anche a quelli originari della Palatina, indica che le maestranze greche hanno iniziato da Cefalù la loro produzione siciliana. Il Pantocratore di Cefalù è unanimemente considerato il più alto prodotto dell'arte comnena, accostabile soltanto alle coeve figure di Daphni.

Portato a termine nelle sue strutture essenziali entro il sec. XII, il complesso della cattedrale col chiosstro fu, come abbiamo detto, integrato da opere di consolidamento nel secolo successivo. Il finestrone sul prospetto è datato 1240, e più di un autore assegna a questo periodo anche gli ardit

costoloni gotici del transetto meridionale, non ritenendo probante il riconoscimento dello stemma di Francesco de Luna, vescovo di Cefalù sullo scorcio del quattrocento, nella chiave di volta. In ogni caso si tratta anche qui di un progetto incompiuto, che accresce, a causa della copertura ad altezze digradanti delle tre campate del transetto, l'impressione di opera in divenire offerta dalla cattedrale. Ancora un apporto architettonico è costituito dalla costruzione del portico, iniziato nel 1471 da parte di Ambrogio di Como il lapicida ricordato nel documento pubblicato dal Di Marzo. Gli interventi successivi sono stati più che altro dettati dalle mutate esigenze liturgiche. Essi risalgono in gran parte al sec. XVI e comportano quale modifica più rilevante il trasferimento del coro, un tempo piazzato come a Monreale fra due amboni, eretti a Cefalù all'inizio delle braccia del transetto. A questo secolo risalgono anche le prime superfetazioni addossate al fianco meridionale della cattedrale, adibite oggi ad aula dei prebendati, dei canonici e del capitolo. Nel seicento Giuseppe Li Volsi rivestì a stucco la prima campata del bema, e nel settecento la trasformazione barocca fu estesa alle absidi laterali ed alle navatelle, dotate di cinque altari per lato. I restauri del 1915-32 hanno restituito la navata sinistra alla sua spoglia veste medievale ed altri progetti di restauro sono stati redatti attorno al 1952 e proseguiti in concomitanza con il saggio del Di Stefano. Essi contemplano un ampio consolidamento delle fabbriche, tanto della cattedrale che del chiosstro, accompagnato da saggi atti a convalidare o meno le varie ipotesi cronologiche. Da allora nulla s'è fatto; e tutto giace in triste abbandono.

- Agnello G. « Aspetti della scultura normanna in Sicilia ». In: « Atti del congresso internazionale di studii ruggeriani, Palermo 1953 ». Palermo 1955 (vol. I, pp. 295 ss.).
- Agnello di Ramata G. « La Domus Regia di Ruggero II in Cefalù ». In: « Atti del congresso internazionale di studii ruggeriani, Palermo 1953 ». Palermo 1955.
- Agnello di Ramata G. « Sulla sistemazione del Sacro della Cattedrale di Cefalù ». In: « Atti del VII Congresso Nazionale di Storia dell'Architettura ». Palermo 24-30 settembre 1950 ». Palermo 1955.
- Agnello di Ramata G. « Un sarcofago romano nella chiesa di S. Francesco ». In: « Giornale di Sicilia » 29-5-1955.
- Agnello di Ramata G. « I sarcofagi donati da Ruggero II alla chiesa di Cefalù e trasportati a Palermo per ordine di Federico II ». In: « Archivio Storico Siciliano ». Serie III, vol. VII. Palermo 1956.
- Agnello di Ramata G. « Cefalù ». Palermo 1962.
- Amico V. « Dizionario topografico della Sicilia », vol. I. Palermo 1855.
- Arata G. U. « L'architettura arabo-normanna ed il Rinascimento in Sicilia ». Milano 1914.
- Auria V. « Origine ed antichità di Cefalù, città piacentissima di Sicilia ». Palermo 1656.
- Battaglia F., « I diplomi inediti relativi all'ordinamento della proprietà fondiaria in Sicilia sotto i Normanni e gli Svevi ». In: « Documenti per servire alla storia di Sicilia ». Serie I, vol. XVII.
- Bertaux E. « L'art dans l'Italie méridionale ». Paris 1904.
- Biagi L. « Della scultura del periodo normanno in Sicilia ». In: « L'arte » 1937.
- Bianca F. A. « Notizie storiche su l'antichità e pregi della piacentissima città di Cefalù » ms. del sec. XVIII (1798) in 4 volumi (uno smarrito), presso gli eredi Bianca-Serio.
- Bottari S. « I mosaici della Sicilia ». Palermo 1950.
- Bottari S. « Architettura della Contea ». Catania 1948.
- Bottari S. « Monumenti svevi di Sicilia ». Palermo 1950.
- Bottari S. « La cultura figurativa in Sicilia ». Messina 1954 (pp. 165 ss.).
- Bottari S. « L'architettura del Medioevo in Sicilia ». In: « Atti del VII Congresso nazionale di storia dell'architettura; Palermo 24-30 settembre 1950 ». Palermo 1955.
- Bovio-Marconi J. « I monumenti megalitici di Cefalù e l'architettura protostorica mediterranea ». In: « Atti del VII Congresso Nazionale di Storia dell'Architettura; Palermo 24-30 settembre 1950 ». Palermo 1955.
- Braida S. « Metodi e principi del restauro. Il duomo di Cefalù ». In: « Architetti di Sicilia » marzo-giugno 1965.
- Calandra E. « Breve storia dell'architettura in Sicilia ». Bari 1938.
- Calandra E. « Chiese siciliane del periodo normanno ». In: « Palladio », V, 1941.
- Carandino B. « Descriptio totius Ecclesiae Cephaleditanae, eiusque urbis et diocesis brevis descriptio ». Mantova 1592.
- Carini I. « Brano di un codice cefalutano inedito ». In: « Nuove effemeridi siciliane » II, 1870.
- Carini I. « Una pergamena sulla fondazione del Duomo di Cefalù a Barcellona ». In: « Archivio Storico Siciliano » VII, 1883.
- Caspar E. « Roger II und die Gründung der normannisch-sizilischen Monarchie ». Innsbruck 1904.
- Caspar E. « Die Legatengewalt der normannisch-sizilischen Herrscher im 12 Jahrhundert ». In: « Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven », VII, Rom 1904.
- Ceci C. « Normanni d'Inghilterra e Normanni d'Italia ». In: « Archivio scientifico » VII, 1932-33.
- Chalandon F. « Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile » 2 vol. Paris 1907 (vol. II, p. 351).
- Classen K. H. « Die Ueberwindung des Bösen, ein Beitrag zur Ikonographie des frühen Mittelalters ». In: « Neue Beiträge deutscher Forschung; W. Worringer zum 60 Geburtstag ». Koenigsberg 1943.
- Clementi L. « Sui mosaici di Cefalù, di Monreale e di Palermo e sulla necessità di una scuola di mosaico in Sicilia ». Cefalù 1868.
- Daniele F. « I regali sepolcrali del Duomo di Palermo ». Napoli 1859.
- De Ciocchis G. A. « Sacrae Regiae Visitationis per Siciliam Acta Decretaque Omnia », vol. II. Palermo 1836.
- Deér J. « The dynastic porphyry tombs of the Norman period in Sicily ». In: « Dumbarton Oaks studies », V, Cambridge, Mass. 1959.
- Dehli A. & Chamberlain « Norman monuments of Palermo and environs ». Boston 1892.
- Demus O. « The mosaics of Norman Sicily ». London 1949-50.
- De Prangey G. « Essai sur l'architecture des Arabes en Espagne en Sicile et en Barbarie ». Paris 1841.
- Di Bartolo C. « Cefalù; il santuario di Gibilmanna ». In: « Le cento città d'Italia illustrate », fasc. 164. Milano 1927.
- Di Bartolo S. « Monografia sulla cattedrale di Palermo ». Palermo 1903.
- Dillon A. « Mostra del progetto di restauro del Duomo di Cefalù ». Palermo 1952.
- Dillon A. « Il chiostro del duomo di Cefalù ». In: « La Giara », ott.-nov. 1952.
- Dillon A. « Il chiostro del duomo di Cefalù ». Palermo 1858.
- Di Marzo G. « Delle belle arti in Sicilia dai normanni alla fine del sec. XIV ». Palermo 1880-83 (vol. I, p. 21; vol. II, doc. 1).
- Di Marzo G. « I Gagini e la scultura in Sicilia nei sec. XV e XVI ». Palermo 1889.
- Di Marzo G. « La pittura in Palermo nel Rinascimento, storia e documenti ». Palermo 1899.
- Di Stefano G. « Monumenti della Sicilia normanna ». Palermo 1955.
- Di Stefano G. « Monumenti della Sicilia normanna ». In: « Quaderni della facoltà di architettura dell'Università di Palermo » II. Palermo 1960.
- Di Stefano G. « Il Duomo di Cefalù. Biografia di una cattedrale incompiuta ». In: « Quaderni della facoltà di architettura dell'Università di Palermo » II. Palermo 1960.
- Di Stefano A. « La cultura in Sicilia nel periodo normanno ». Bologna 1954.
- Edrisi « Sollazzo per chi si diletta di girare il mondo ». In M. Amari, biblioteca arabo-sicula I. Edrisi « Sollazzo per chi si diletta di girare il mondo » 1929 (pp. 128 ss.).
- Erdmann K. « Der Bogen ». In: « Jahrbuch für Kunstwissenschaft » 1929 (pp. 128 ss.).
- Essen van C. C. « La date du sanctuaire mégalithique de Cefalù ». In: « Mélanges d'archéologie et d'histoire », LXIX, 1957.
- Fazello Th. « De rebus sicutis, decades duae ». Panormi 1558 (deca I, libro IX, cap. III).
- Fertitta S. « Brevissimi cenni storici della Chiesa di Cefalù ». Napoli 1847.
- Fiocca L. « A proposito dell'architettura siciliana del XII secolo ». In: « Arte e storia » XXXIII, 1914.
- Fiocca L. « Architettura sicula del XII sec. ». In: « Arte e storia » XXXIV, 1915.
- Franz H. G. « Die Fensterrose und ihre Vorgeschichte in der islamischen Baukunst ». In: « Zeitschrift für Kunstwissenschaft » I-II, 1956.
- Franz H. G. « Das Medaillon als architectonisches Schmuckmotiv in der italienischen Romanik ». In: « Forschungen und Fortschritte ». IV, 1957.

- Franz H. G. « Les fenêtres circulaires de la Cathédrale de Cefalù et le problème de l'origine de la "rose" du moyen âge ». In: « Cahiers Archéologiques », IX, 1957.
- Gally Knight H. « Saracenic and Norman remains to illustrate the Normans in Sicily ». London 1840.
- Gally Knight H. « The Normans in Sicily ». London 1838.
- Garufi C. A. « Per la storia dei monasteri di Sicilia nel tempo normanno ». In: « Archivio Storico Siciliano » VI, 1940.
- Giordano N. « Nuovi contributi alla determinazione dei rapporti tra stato e chiesa in Sicilia al tempo dei normanni ». In: « Archivio Storico Siciliano », XLI, 1916-17.
- Gravina D. B. « Il duomo di Monreale ». Palermo 1859-70. (p. 42 s.).
- Join-Lambert O. « Notice sur Cefalù ». In: L. Olivier: « En Sicile; guide du savant et du touriste ». Paris 1902.
- Hasak M. « Die normannische Baukunst ». In: « Die Denkmalpflege », XVII, 1915.
- Haskin C. H. « England and Sicily in the twelfth century ». In: « English historical review » 1911.
- Heliot P. « La cathédrale de Cefalù, sa chronologie, sa filiation et les galeries murales dans les églises romanes du midi ». In: « Arte lombarda » X, 1, 1965.
- Hittorf J., Zanth L. « L'architecture moderne de la Sicile » Paris 1835.
- Hubbard G. « Notes on the cathedral church of Cefalù, Sicily ». In: « Archeologia » LVI, 1898.
- Hubbard G. « The Cathedral church of Cefalù ». In: « Journal of the Royal Institute of British Architects », XV, 4, 1908.
- Huillard-Bréholles « Historia diplomatica Friderici II » Parisiis 1852-61 (vol. I, p. 426).
- Huillard-Bréholles « Recherches sur les monuments de l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale ». Paris 1844.
- Kehr P. « Die Belehungen der süditalienischen Normannenfürsten durch die Päpste (1059-1192) ». In: « Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften » I, 1934.
- Kitzinger E. « I mosaici di Monreale ». Palermo 1960.
- Krönig W. Recensione a Di Stefano G. « I monumenti della Sicilia normanna ». In: « Kunstchronik », IX, 1956.
- Krönig W. « Carl Rottmanns Ansicht von Cefalù ». In: « Studien aus Kunst und Geschichte für Otto H. Förster ». Köln 1960.
- Krönig W. Recensione a Di Stefano G. « Il duomo di Cefalù... ». In: « Kunstchronik » XVI, 1963.
- Krönig W. « Cefalù. Der sizilische Normannendom ». Kassel 1963.
- Krönig W. « Il duomo di Monreale e l'architettura normanna in Sicilia ». Palermo 1965.
- Kutschmann Th. « Meisterwerke sarazenisch-normannischer Kunst in Sizilien und Unteritalien ». Berlin 1900.
- La Calce R. « Saggio storico sulla origine antichità e pregi della città di Cefalù » voll. 4 manoscritti (fino al 1831) presso gli eredi La Calce.
- Lasareff V. « The mosaics of Cefalù ». In: « The Art Bulletin », vol. XVII, n. 2, 1935.
- Leopold W. « Sizilische Bauten des Mittelalters ». Berlin 1917.
- Lo Faso D. duca di Serradifalco « Del duomo di Monreale e di altre chiese siculo-normanne, ragionamenti tre ». Palermo 1838.
- Marçais G. « L'architecture musulmane d'Occident ». Paris 1954 (pp. 118 ss.).
- Mazzara M. « L'architettura siciliana del Medioevo ». In: « Arte e storia » XXXIV, 1915.
- Meli F. « Costruttori e lapicidi del Lario e del Ceresio nella seconda metà del '400 in Palermo ». In: « Arte e artisti dei laghi lombardi » Como 1929 (p. 210).
- Misuraca G. « Serie dei vescovi di Cefalù ». Roma 1960.
- Misuraca G. « Cefalù nella storia ». Roma 1962.
- Mothes O. « Die Baukunst des Mittelalters in Italien von der ersten Entwicklung bis zu ihrer höchsten Blüten ». Jena 1884.
- Perricone E. « La tomba porfrea di Ruggero II ». Palermo 1916.
- Pirri R. « Sicilia Sacra », vol. II. Palermo 1733.
- Pollaci N. F. « I papi e la Sicilia nel Medioevo ». In: « Archivio Storico Siciliano » XXV, 1900.
- Pottino F. « Mosaici e pitture della Sicilia normanna ». In: « Archivio Storico Siciliano » LI-LII, 1932.
- Riolo G. « Dell'artificio pratico dei mosaici antichi e moderni ». Palermo 1870.
- Rutelli N. « Dei restauri al tetto della navata centrale del duomo di Cefalù ». Palermo 1922.
- Salinas A. « Di alcune iscrizioni del sec. XIII nei soffitti del duomo di Cefalù ». In: « Archivio Storico Siciliano », IV, 1879.
- Salinas A. « Trafori e vetrate nelle finestre delle chiese medievali in Sicilia ». In: « Centenario della nascita di Michele Amari », vol. II. Palermo 1910.
- Salvini R. « Mosaici medievali in Sicilia ». In: « Emporium » XCI, 1940.
- Salvini R. « Un capolavoro inedito di scultura romanica ». In: « Kunstgeschichtliche Studien für Hans Kaufmann », 1965.
- Salvini R. « Il chiostro di Monreale e la scultura romanica in Sicilia ». Palermo 1962.
- Salvo di Pietraganzilli R. « Cefalù ». Palermo 1888.
- Samona G. « Monumenti medievali nel retroterra di Cefalù ». Napoli 1935.
- Samona G. « Il duomo di Cefalù ». Roma 1940.
- Schaefer H. « The origins of the two-tower façade in romanesque architecture ». In: « Art Bulletin » XXVII, 1945.
- Schwarz H. M. « Die Baukunst Kalabriens und Siziliens im Zeitalter der Normannen. I: « Die lateinischen Kirchen Gründungen des 11 Jahrhunderts und der Dom in Cefalù ». In: « Römisches Jahrbuch für Kunstgeschichte » vol. VI, 1942-44.
- Spatà G. « Le pergamene greche esistenti nel grande archivio di Palermo ». Palermo 1862 (p. 423).
- Springer A. « Die mittelalterliche Kunst in Palermo ». In: « Bilder aus der neuer Kunstgeschichte », vol. I. Bonn 1886.
- Townsend White jr. L. « Latin monasticism in Norman Sicily » Cambridge Mass. 1938 (pp. 189 ss.).
- Valenti V. « L'arte dell'era normanna ». In: « Il regno normanno ». Conferenze tenute per l'VIII centenario di Ruggero. Messina - Milano 1932.
- Waern C. « Mediaeval Sicily ». London 1910.
- Winkelmann E. « Ein Episode aus dem Leben des Kaisers Friedrich II » 1884.
- Winkelmann E. « Bischof Harduin von Cefalù und sein Prozess ». In: « Mitteilungen der Institut für Oesterreichische Geschichtsforschung ». Innsbruck 1885 (vol. I, pp. 298-358).
- Zanca A. « La cattedrale di Palermo 1170-1946 ». Palermo 1946.
- Zanca A. « La cattedrale di Palermo dalle origini allo stato attuale ». Palermo 1952.
- Zimmermann M. G. « Sizilien II » (Berühmte Kunststätten). Leipzig 1905; (pp. 120 ss.).

Azienda Autonoma
di
Soggiorno e Turismo
Cefalù